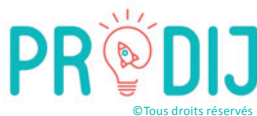


RECUEIL DE TEXTES
SOUS LA DIRECTION D'ÉLODIE LAURET

FENÊTRE SUR CAYENNE-BUTOR- LES QUAIS





Recueil d'œuvres des habitants des quartiers Cayenne-Butor-Les Quais sous la direction d'Élodie Lauret, réalisé en 2024 dans le cadre de l'appel à projet "Rencontre entre un ou des auteur(s), un territoire et ses habitants" de La Région Réunion.

ISBN : 978-2-494718-04-3

Imprimé à la Réunion
par MACLEN Imprimerie
10 D, Théodule Grondin
97427 ÉTANG-SALÉ
Tél. : 0262 25 10 11

Édité par l'association PRODIJ
19 route du Moufia
97490 Sainte-Clotilde, La Réunion, France
Siret : 823 794 490 00016
RNA : W9R1005330
www.prodig.re



Cofinancé par
l'Union européenne

Sommaire

	3
Introduction	5
Si vous lisez ces lignes...	6
Cartographie des lieux incontournables	10
Instructions pour se perdre dans la ville (et dans ce livre)	11
Le rhum la pas bon même !	13
Sakoua	14
Cours de géologie	15
Quand j'étais petit	17
Ah si les lieux pouvaient parler !	18
M'dua m'bé	20
Lettres du futur	21
L'ombre du crépuscule	23
Déclaration	25
Trahison	26
Transformation	27
Scholastique Malet	28
Quelqu'un	31
Tenir ses promesses	33
À relier	35
Comment dessiner...	36
Karaté Club	37
Cher futur moi,	38
Chère toi	39
Aujourd'hui, pour te décrire, je voudrais dire que,	42
Devenir un grand homme	43
De toi, je voudrais dire que...	45
Eglise du Butor - 10h38	46
Jacarandas et baiser perdu	47
En retard...	48
Rencontre inattendue	49
Peut-on pardonner aux montagnes ?	52
L'homme de sable	53
Cher futur moi,	55
Les Suédoises : les entraînements	56
Rencontre avec une Suédoise	58
De toi je voudrais dire,	60

Cher futur moi,	61
L'ange et la vieille dame	62
Cher futur moi,	63
Courants d'air au lycée Paul Langevin	64
Cher moi du tur-fu,	66
Fuir...	67
Fugue n°2	68
Chère future moi,	69
H, H, H,	69
Chère future moi,	70
Dear future me,	71
Thérapie la kour	72
Générique	75
Mot de l'autrice	76
Les partenaires	79

Introduction

Trois quartiers pour le prix d'un !

Si vous ne connaissez pas, laissez-moi vous le présenter à travers les yeux de ces habitants.

Bienvenue dans **cet anti-guide touristique confidentiel**, qui vous invite à regarder dans les interstices, dans les angles morts, à croiser des personnages, des imaginaires, des rêves, des lassitudes, des secrets, des mangues vertes et bien plus encore !

Des histoires écrites avec les jeunes du quartier, que j'ai eu le plaisir d'accompagner dans l'écriture pendant plusieurs mois.

Comme y faut dire koméla, *disclaimer* : il y a des histoires faussement vraies, des histoires vraiment fausses, d'autres rafistolées... mais toutes sont **authentiques**. Pour ajouter des épices à la lecture, Ludovic Bénard a réalisé des illustrations au cours des différents ateliers.

Bonne balade et bonne lecture !

Elodie Lauret - autrice

Ce recueil de textes est le fruit de près de 40 heures d'ateliers d'écriture menés par la talentueuse autrice-comédienne et chanteuse Elodie Lauret avec des écrivains en devenir de Saint-Joseph, en partenariat avec la formidable association Arts pour Tous. Grâce à l'appel à projet de La Région Réunion, « Rencontre entre un auteur, un territoire et ses habitants », ce projet a permis aux participants de s'immerger dans leur quartier et de laisser libre cours à leur créativité sous l'œil professionnel et bienveillant d'Elodie Lauret, aboutissant à cette compilation de textes qui reflète leurs visions singulières, leurs histoires personnelles tout en abordant des thèmes universels qui touchent à l'expérience humaine partagée. Savourez ces récits venus tout droit du Grand Sud et spécialement de Cayenne-Butor-Les Quais !

Olivia Martin- Chargée de mission Animation et Sensibilisation chez PRODIJ

Si vous lisez ces lignes...

par Assani-Saïd Zaliha



«Si vous lisez ces lignes, c'est qu'elles vous ont trouvé. Connaissez-vous le pouvoir des mots ? Êtes-vous capable de découvrir les secrets de ce qui vous entoure ? Voulez-vous découvrir vos propres secrets ?»

Charlie retourna le petit carton. Une adresse était inscrite au dos, ainsi qu'une heure. Un rendez-vous. La jeune fille resta un moment interdite, incertaine devant ce carton étrange qu'elle avait retrouvé sur le pas de sa porte. Le carton était-il destiné à quelqu'un d'autre ? S'agissait-il d'une étrange campagne publicitaire ? Charlie hésita, mais une petite voix dans sa tête lui chuchota que ces mots étaient bien pour elle. C'est cette voix qui décida qu'il fallait aller à ce rendez-vous, au goût et à l'odeur de mystère. Le mystère excitant, celui des livres d'enquête que Charlie passait ses journées à dévorer, celui qui provoque un frisson d'excitation dans son dos. C'était peut-être enfin celui qu'elle attendait pour animer sa vie morose de vacancière, pour la sortir de ces journées répétitives qui n'en finissaient plus de routines.

La routine justement, c'était ce dans quoi Manar était embourbé depuis si longtemps qu'il ne s'en rendait même plus compte. La vase grise qui tachait ses vêtements gris faisait partie intégrante de sa vie, et l'odeur de renfermé lui collait à la peau. Le carton d'invitation avait été glissé dans le sachet de boulangerie de sa baguette de pain. C'était tout de même intrigant, son parcours matinal était quasi millimétré à la montre. Il se levait à la même heure, enfilaient le même polo gris et tailleur foncé, ses chaussures, et allait jusqu'à la boulangerie, à sept minutes de l'appartement. Il demandait une demi-baguette tradition, disait merci, et au revoir, puis rentrait chez lui. Il ne savait pas comment, ce matin-là, quelqu'un avait pu glisser cette invitation incongrue dans son sachet de pain. Alors au début, il ne l'avait pas lu avec vraiment d'intention. C'était peut-être une carte de visite que la boulangère avait été chargée de distribuer ce matin-là. Mais quelque chose l'avait retenu de jeter le papier, la main à quelques centimètres de la poubelle. Il ne saurait pas dire avec précision quoi. C'était un sentiment confus, une force douce, une simple question. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas laisser à ce petit carton blanc le temps d'exister ? «Si vous lisez ces lignes, c'est qu'elles vous ont trouvé. N'était-ce pas niais ? Mais intrigant. Et surtout, ce petit carton blanc était un minuscule bout de blanc qui rompait avec le gris morose de ces journées.

16h.

C'était l'heure du rendez-vous. Charlie hésita. Était-elle au bon endroit ? Il n'y avait pas de numéro ici. Elle était arrivée au début du chemin. Là, en plein milieu de la voie principale, un chemin s'ouvrait, l'impasse Kœnig était un chemin en terre, la plaque tenue sur un morceau de grillage à moitié rouillé qui délimitait le chemin du terrain vague qui s'étendait à côté. Charlie resta un moment devant ce grillage, à scruter la plaque de nom comme si elle allait soudainement la mener au bon endroit. La jeune fille ne savait pas pourquoi, mais elle ressentait une forme d'excitation, ou d'appréhension. Sur quoi allait-elle tomber ? Et sur qui ? Elle rassembla tout son courage et avança vers la fin de l'impasse.

C'est sur un groupe de personnes que Charlie tomba. Quelques-uns tenaient dans la main le même carton blanc que le sien. Des doutes commencèrent à émerger. Était-ce une sorte de publicité étrange ? Un événement commercial ? Charlie observa le groupe de personnes. Ils étaient une dizaine, d'âges et de figures variées. Certains parlaient entre eux, Charlie repéra un homme, entièrement habillé en gris, adossé contre un arbre à l'écart des autres. Elle ne prit pas tout de suite part à la conversation, mais des bribes qu'elle en percevait, chacun racontait sa trouvaille de l'invitation. Glissée sous la porte, dans la boîte aux lettres, dans le sac de courses, accrochée au vélo ou scotchée à la fenêtre. Charlie allait raconter sa version de l'invitation, quand la porte s'ouvrit devant la troupe. Ce ne fut qu'à ce moment-là que la jeune fille remarqua le bâtiment devant lequel ils se tenaient tous. D'apparence, il s'agissait d'une simple maison de plain-pied plutôt banale si on oubliait les murs rouges, les fenêtres jaunes et la porte en bois verte. C'est de cette dernière qu'apparut leur hôte. La jeune femme leur adressait un grand sourire, ses cheveux blonds encadraient son visage, lumineux comme des brins d'or sous la lumière du soleil. Charlie eut l'impression de voir une fée.

— Vous êtes tous là ! s'écria-t-elle.

Elle se dirigea vers eux, le sourire toujours immense.

— C'est vous qui avez distribué ces invitations ? demanda un jeune homme.

— En quelque sorte. Vous l'avez lu, elles vous ont trouvé.

— On ne pourrait pas faire plus mystérieux, marmonna l'homme en gris, et pourquoi sommes-nous là exactement ?

— Entrez, je vais vous expliquer ! s'écria-t-elle.

Alors ils la suivirent tous et entrèrent dans la maison, l'image de petits canards à la file indienne fit sourire Charlie.

— Je m'appelle Daphné ! commença leur hôte, et bienvenue à la Cabane, c'est ici que la magie opère.

— De la magie ? répéta Charlie, quelle magie ?

Daphné lui lança un sourire énigmatique sans répondre. La jeune fille prit la peine de jeter un coup d'œil à l'endroit. Daphné leur faisait traverser une sorte de salon. Des fauteuils et tables en bois

occupaient la pièce, et des étagères encombrées de livres occupaient les murs peints de fresques d'oiseaux et d'animaux. Mais Daphné ne s'arrêta pas là. Elle leur fit traverser un autre couloir tout aussi décoré de dessins et de cadres, passer devant des portes colorées, avant de finalement les faire sortir dans ce qui paraissait être un jardin. Là aussi, l'espace était encombré de meubles, tables et chaises, calés entre les troncs des cocotiers ou des citronniers, certains en réparation dans un coin. Daphné attrapa une chaise qui semblait à peine tenir debout et s'y installa, en les invitant à faire de même, à l'ombre des arbres.

— C'est ici que la magie opère, répéta Daphné, celle à laquelle on ne pense pas, celle qui se cache dans le quotidien, dans les lieux de tous les jours qu'on arpente sans plus y faire attention. Celle qui se trouve dans chaque mot que l'on prononce, chaque mot que l'on écrit, dans ceux que l'on pense et ceux que l'on ressent.

— La magie des mots ? Vous vous moquez de nous ? demanda l'homme en gris.

— Absolument pas.

— Et qu'en est-il de ces mystères ? Les secrets mentionnés sur la carte ? intervint Charlie.

— Ce sont nos points de départ, les enquêtes, les recherches, celles qui vous poussent à interroger les lieux de votre quotidien et vous-même.

Charlie ne dit plus rien. Le silence se fit, et Daphné commença à raconter ses histoires, à poser des questions. Ses mots flottaient autour d'eux, intangibles, et pourtant présents. Charlie repensa à ceux écrits sur la carte. Avait-elle des secrets ? Son regard croisa celui de l'homme habillé en gris. Son nom était Manar, et il n'avait fait que des remarques désobligeantes, ou au mieux, sarcastiques. Pourtant, il était là, il écoutait Daphné autant que les autres, et quelque chose semblait s'être allumé dans ses yeux. Avait-il des secrets ? Ou bien, comme elle, avait-il cette soif de curiosité, cette envie d'enquête et de découverte qui vibrait dans son corps ? Qu'en était-il des autres ? Et de Daphné ? Elle était assise là comme une fée prête à répandre sa poudre magique pour les faire s'envoler à tout moment.

— Eh bien maintenant que je vous ai expliqué l'essentiel, c'est à votre tour ! s'exclama soudain Daphné.

— Et on fait quoi exactement ? demanda Manar

— On part à la chasse aux mystères, évidemment ! C'est à vous de me raconter vos histoires de secrets, de fantômes et d'espoirs.

— Je n'aime pas les fantômes, murmura quelqu'un.

— Apparemment il y en a plein le cimetière, taquina son voisin.

— Vous savez qu'il y aurait des tunnels secrets sous la ville ?

— La parfaite planque pour un trésor, non ?

Les conversations continuèrent ainsi, chacun y allant de son anecdote, de sa légende, de sa rumeur. C'était étrange, cette soudaine émulsion qui les motivait, alors qu'ils se connaissaient à peine. Les barrières habituelles du trop loin, trop différents ou trop inconnus avaient disparu dans cet endroit. On décida de se revoir. De continuer à construire ensemble cette histoire géante composée des paroles de chacun. Les rires accompagnaient les récits de peurs et d'angoisses, les sourires timides devenaient de vraies manifestations de joie et d'espoir. On découvrit alors les fameux secrets du quotidien qu'évoquait Daphné. Ceux dissimulés dans les noms des rues ou les bougainvilliers au bord de la route. Bientôt, ce fut une véritable troupe d'explorateurs qui s'organisa, on chassait les secrets comme les pirates recherchaient les trésors. Ils arpentaient tout. Les rues, les places, la rivière, la falaise. Ils récoltaient les légendes de quartiers et composaient avec une mosaïque colorée, chatoyante et parfumée. Ils se nourrissaient du quartier, et en récoltaient la magie.

Cartographie des lieux incontournables

- Ti Sable, certains prétendent qu'on y trouve une grotte secrète...
- Le jardin 20 décembre, un bel endroit pour se retrouver entre amis.
- La Kaz'artous : lieu de partage qui rassemble des personnes d'horizons différents.
- Le lycée agricole : il participe au renouveau de l'île, et son odeur... embaume tout le quartier
- Le terrain Lenepveu : pour jouer au foot, au basket, c'est là que s'entraînait la première équipe de foot féminine de la Réunion « Les Suédoises »!
- L'ancien magasin de locations de DVD : remplacé par une pizzeria
- Le PMU où les beaux gosses de l'Excelsior se font draguer.
- Le cimetière : lieu de repos des légendes de Saint-Joseph, du caporal Lenepveu à Sainte Scholastique Malet.
- L'église du Butor : parfait pour observer les habitants aller à la poste, à la boulangerie, au karaté club, à la pharmacie...
- La boulangerie : où prendre son petit-déjeuner avant les ateliers.

Instructions pour se perdre dans la ville (et dans ce livre)



Pour se perdre dans Cayenne, Butor, Les Quais, plusieurs options s'offrent à vous :

Solution 1 :

Étape 1 : Savoir où l'on veut aller

Étape 2 : Demander la direction à un passant

Étape 3 : Le remercier tout en allant à l'opposé

Solution 2 :

Suivre un oiseau jusqu'à le perdre de vue

Avancer tout droit

Traverser s'il y a une potentielle route

Faire un 180° et marcher

Continuer de marcher

S'arrêter

Fixer un passant

Faire un cloche-pied jusqu'au premier magasin

Entrer et acheter un truc pas cher

Partir de ce magasin vers un fast-food

Manger

Sortir et aller vers la gauche

Continuer jusqu'à atteindre une zone rurale

Toucher de l'herbe

Solution 3 :

- Confondre votre droite et votre gauche
- Demander ensuite votre chemin à un enfant

- Ecouter à moitié les informations récoltées
- Aller dans la direction opposée
- Fermer les yeux, tourner sur soi-même et reprendre son chemin

Solution 4 :

Conseil primordial :

Pour aborder joyeusement cette aventure du jour, nous vous invitons à chausser vos plus belles savates pigeons et à couvrir votre tête d'un élégant couvre-chef !

1. En sortant de votre domicile, s'adresser à la première personne portant un vêtement rouge et lui demander combien de fois il convient de rendre visite à ses grands-parents au cours de l'année. [Si la personne hésite, proposez-lui de choisir un nombre de son choix compris entre 1 et 100]. Retenir ce chiffre car il vous sera utile en fin de balade.
2. Se diriger à présent vers un plan d'eau (rivière, océan, égout, flaqué, ...)
3. Une fois arrivé.e face à l'eau, rechercher dans l'environnement des éléments qui puissent représenter un visage humain. Prendre une photo de cet ami imaginaire pour chérir son souvenir lors de vos prochaines soirées solitaires teintées de nostalgie.
4. Se diriger à présent vers le Nord-Est (enfin à peu près) et compter 73 pas.
5. Offrir un geste tendre à un arbre ou un buisson près de vous (un sourire, un merci ou une simple caresse sur une feuille peut suffire !)
6. Tout en poursuivant sa marche, observer les éléments les plus discrets de l'environnement car les surprises de la vie sont parfois bien petites et cachées.
7. Ça fait un moment qu'on marche, là, non ? Si vous êtes déjà fatigué.e, il est temps de prendre le chemin du retour. Si vous jouissez d'une forme olympique, poursuivez encore l'aventure et racontez une blague à un passant.
8. Hey, au fait, quel était le chiffre donné par le premier passant en n°1 ? J'ai une bonne nouvelle pour vous : c'est le nombre de pralines que vous avez le droit de déguster maintenant pour vous féliciter d'avoir si bien mené cette balade joyeuse de la perte ! (à défaut de pralines, les M&M's, Dragibus et autres grains de pop-corn sont également acceptables !)

Le rhum la pas bon même !

par Ludovic Bénard



Hier soir... Je n'ai plus trop de souvenirs d'hier soir, je sais juste qu'encore une fois, j'ai trop bu et que trop boire c'est dans mes habitudes.

Ce matin, j'ai la tête en vrac, bien plus que les autres jours, mes paupières sont semblables à deux immenses parpaings que l'on m'a balancés en pleine face. D'où le mal de crâne j'imagine... Mes bras sont encore engourdis, je peine à les sentir. Je renonce alors à l'idée de me frotter les yeux. Je naviguerai à l'aveugle ce matin ! Mes bras ne me sont d'aucune utilité pour boire, j'enquille les shots les mains dans le dos, si c'était une discipline olympique j'aurais été champion invaincu toutes catégories confondues !

Il se fait soif d'ailleurs, je me demande quelle heure il est ? J'essaye de me mettre sur mes deux jambes, mais voilà qu'elles refusent de m'obéir. J'en ai vécu des gueules de bois, mais celle-là, c'est quelque chose ! J'ai comme l'impression d'avoir de l'écorce sur le visage !

Je sens le doux parfum de transpiration infusé à la gnole bon marché au loin. Pas de doute, c'est mon pote Roger qui approche ! Et au vu des effluves fruités et boisés que je perçois subtilement, je devine qu'il a une bouteille à la main. Je tente de l'appeler pour qu'il me rafraîchisse le gosier mais rien n'y fait, les mots ne sortent pas ! Heureusement, entre ivrognes chevronnés, nous n'avons pas nécessairement besoin de mot pour nous faire comprendre, nous avons notre propre langue qui obéit à ses propres règles ! Il pose sa bouteille à mes pieds et je tente désespérément de la prendre...

Pendant que Roger, ce fumier, se soulage contre ma jambe. Je ne sais absolument pas ce que j'ai pris hier, mais ce que je sais, c'est que ça envoyait du bois, car dans le reflet de la bouteille à mes pieds, je vois un immense tronc de tamarinier à la place de ma... personne.

Sakoua

par Faïza Youssouf Mohamed

Oh mon Dieu ! Des intrus ! Mais... ce sont les voisins, qu'est-ce qu'ils font ici ? Non, non, pas ça ! Je vois une main qui attrape ma mère, l'autre main attrape mon frère. Moi aussi je vais y passer. On va m'arracher alors que je ne suis pas encore mûr. Je n'ai pas encore assez grossi. Ou alors, je vais me retrouver seul, parce que je suis le petit dernier, ils ne voudront pas de moi. Je ne suis pas encore formé...

Oh non, maintenant ils s'attaquent à la famille de mon pote.

Hélas, je ne peux rien faire pour eux.

Cours de géologie

par Florana Giani

— Maman, maman, on a eu un nouveau cours aujourd'hui, c'était trop bien ! C'était de la géologie... Moi j'croisais que ce serait ennuyeux, comme la géographie et tout ça, mais en fait, c'était trop bien !!

— Ah oui ? Et ça parlait de quoi, dis-moi !

— Ben tu sais, la géologie, c'est l'histoire des pierres, des roches... enfin du territoire quoi !

— Oui, c'est vrai, et donc, qu'est-ce que tu as appris alors ?

— Ça m'a rappelé notre visite à la Maison du Volcan l'an dernier. Tu sais, ils montraient les différentes formes de roches volcaniques là-bas ...

— Oui, oui, c'est vrai.

— Et ben là, le prof nous a raconté des trucs de fous ! Avec l'histoire du quartier de Cayenne, Butor, les Quais et comment ça a été mis en place.. Tu savais par exemple que le sol sous nos pieds ressemble à du gruyère !?

— Quoi ?!

— Oui ! Du gruyère ! En fait, tout le quartier est construit par-dessus des tunnels de lave ! Juste là, sous nos pieds : y'a des trous, des trous, des trous, partout !

— Mais qu'est-ce que tu racontes... Ce n'est pas possible, voyons. Ils n'auraient pas construit des habitations sur ce type de sol !

— Ben si ! Le prof nous a tout raconté j'te dis ! En fait, y'a des géologues qui sont venus il y a des années et des années (en mille neuf cents kek'choz quoi !)... et ben, pendant qu'il y avait des travaux pour refaire la route, ils ont vu que le sol sous nos pieds était tout troué : des roches volcaniques, partout j'te dis, des tunnels de lave, encore et encore !

— OK, OK... c'est intéressant... mais ce n'est pas très rassurant ! Je crois que les roches volcaniques peuvent être assez friables, non ?

— Oui, certaines sont fragiles, t'as raison. Mais pour ce qui est des tunnels de lave, en général, ça tient bien ! Et regarde, ici, on a pu construire des kaz et des routes par-dessus et ça tient depuis des années ! Tu sais, les tunnels de lave, on peut en visiter certains sur l'île aussi. Dann le Sud néna plizièr !

— Bon, bon, OK... j'ai du mal à imaginer tout ça... Mais... Ohlala, t'imagines : si un jour quelqu'un décide de faire des travaux dans la kour, et en creusant un peu... Pouf ! Il atterrit sur... un bout du tunnel !!

— Oh ! Oui ! Ben on a posé la question au prof justement et il nous a raconté des trucs trop bien ! Je vais te raconter... mais d'abord, je vais aller me préparer un goûter.¹

¹ La Zone Cayenne-Butor-Les Quais est née il ya 2000 ans à la suite d'une éruption du cratère Commerson. Des millions de mètres cubes de lave ont formé Cayenne-Butor-Les Quais. Il y aurait des tunnels de lave qui partent de la Plaine des Cafres, qui traversent Goyaves en suivant la Rivière des Remparts et passent sous le sol de Cayenne-Butor-Les Quais. En septembre 1993, lors de travaux d'assainissement des sols, plusieurs effondrements ont lieu sur les chantiers. C'est ainsi qu'ils ont découvert la présence de tunnels de lave. Cayenne-Butor-Les Quais : un quartier prioritaire sur un sol instable.

Quand j'étais petit



Quand j'étais petit, le meilleur moment de l'année, c'étaient les vacances entre amis. Avec les garçons du quartier, on se retrouvait pour jouer aux explorateurs. La ville de Saint-Joseph, le front de mer, la rivière, les hauts devenaient alors notre terrain de jeu. Il n'y avait plus de limites. Aucune rivière n'était infranchissable, aucune montagne trop haute. Notre groupe d'explorateurs était organisé, et souvent par moi. Je distribuais les tâches, les rôles, et un véritable barbecue était organisé sur les bords de la Rivière des remparts. La viande grillée avait un goût de liberté. Ensuite, c'était à celui qui irait le plus vite, le plus loin, le plus libre. Je gagnais toujours à la course, mes jambes étaient animées de ma furieuse envie de gagner. Les cris de protestation étaient mon trophée, ma couronne.

Quand j'étais petite, le meilleur moment de l'année, c'était le mois du ramadan. Le matin, on se levait, on partait au terrain pour jouer avec nos amies, puis aux alentours de 15 heures on rentrait à la maison pour aider la maman à faire à manger et quand c'était l'heure de manger, on se retrouvait tous en famille.

Quand j'étais petite, le meilleur moment de l'année, c'était la période où j'allais à l'école coranique, et que j'y retrouvais mes copines. A la récré, on allait se regrouper dans un endroit et on choisissait un garçon et chacun son tour on s'imaginait la vie parfaite avec lui. Et à la fin, on se lançait le défi d'aller lui tenir la main et de lui dire bonjour. C'est comme ça que j'ai rencontré l'amour de ma vie.

Quand j'étais petit, le meilleur moment de l'année c'était : avec mes potes. C'était la saison des mangues et comme on adorait ça, nous sommes rentrés chez la voisine et nous sommes montées tout en haut de l'arbre. On est restées perché environ dix/quinze minutes puis, d'un coup, le propriétaire de la maison est arrivé. Nous, en panique, ne sachant plus quoi faire. Impossible de bouger. Pour ne pas se faire attraper. Espérant qu'il allait rentrer directement dans la maison. On le voit ouvrir le coffre et sortir beaucoup de sacs de courses...

Quand j'étais petite, le meilleur moment de l'année, c'était quand j'allais à la plage avec ma famille en fin d'année, pour faire des barbecues, faire la fête et admirer les feux d'artifice qui éblouissaient le ciel avec toutes ces couleurs. Puis, on campait, on faisait des petits jeux ludiques pour passer la nuit. C'était aussi le seul moment où on pouvait réunir toute la famille.

Ah si les lieux pouvaient parler !

Ils en auraient des choses à dire ! Dans les textes qui suivent, devinez quels lieux emblématiques de Cayenne-Butor-Les Quais ont pris la parole.

Réponses en bas de page.

1.

Tous les jours, c'est la même odeur ! Pourquoi ça ne cesse pas... ça ne s'arrête jamais ! Les vaches ne devraient pas être ici. Comment on peut être concentré avec ça ? J'ai l'impression que l'odeur me suit partout. Même pendant les vacances, ça pue ! Les vaches ne s'arrêtent plus. Je rêve que la puanteur disparaisse. Il faudrait déplacer les vaches, mais où ? Je ne sais pas ! Moi je dis, il faut mettre les vaches là où y a pas de maison, pas d'écoles.

Là où y a que les vaches !

2.

En ce vendredi après-midi, comme bien souvent, je colle et je sens la sueur.

En ce vendredi après-midi, comme souvent, j'accueille une troupe colorée et imbibée de Dodo, composée de joueurs et de curieux, d'amis proches et d'inconnus. L'ambiance est à la fois festive et timide, ouverte et réservée.

En ce vendredi après-midi, comme très souvent, j'observe la bande de copines du quartier qui se retrouve ici chaque week-end pour discuter, bavarder, bavasser en attendant les beaux footballeurs du club local.

En ce vendredi après-midi, le si beau Aldé portera-t-il son short bleu que ces demoiselles aiment tant ? Viendra-t-il accompagné de son fantastique neveu ?

En ce vendredi après-midi, comme bien souvent, mon sol colle, je patiente... et je sens la sueur.

3.

Cela fait des années que je suis ici, dans cette ville que les anciens nomment «Péi papa Bon Dieu». Les personnes de tous âges y entrent puis repartent. J'ai vu certains partir en pleurant. Je ne les comprends pas, ne passent-ils pas un bon moment entre mes murs ? Le portail est là, accueillant. Au fil des années, des arbres et des fleurs, bref, une belle végétation s'est développée. J'ai tout fait pour que cela reste beau. Mais rien.

Ils sortent en pleurant.

Un effort nom d'un chien !

Faut-il rajouter des fleurs ? Plus je fais en sorte de mettre de la beauté, plus je les vois sortir ingrats.

Parfois ils pleurent si fort que je suis obligé de laisser siffler le vent pour ne plus les entendre.

Parfois le vent ramène des odeurs, parfois des effluves du lycée agricole. L'air est souvent iodé, à

cause de la mer, pas très loin. La rouille s'installe et le fer rouille. Mes murs sont solides, mais ils vieillissent. Je suis las.

Pas grave. L'année se termine et août arrive. D'autres arriveront, souriant.

Pourvu qu'ils ne partent pas tous en pleurant...

4.

Enfin un jour où je me la coule douce. Il faut dire que tout était devenu très mouvementé depuis la fameuse dispute où j'ai décidé de sortir de mon lit !

Je me rappelle m'être pris un torrent d'insultes pour l'avoir fait, mais bon, l'eau a coulé sous les ponts depuis...

Pas un chat à l'horizon aujourd'hui, j'irais bien faire un tour à la mer, tiens !

Deux étrangers ?! On dirait qu'ils veulent passer par chez moi ceux-là ! Après le drame de la sortie du lit, ce n'est pas très prudent et puis, je n'aime pas trop ça quand on me piétine les eaux, c'est assez inconfortable ! Ils ont l'air hésitants, tant mieux, ils vont peut-être rebrousser chemin.

À la mer, j'ai trouvé un joli poisson errant tout bizarre. Je n'en avais jamais vu des comme ça auparavant. Les poissons errants, c'est un peu comme les chiens, sauf que ça ne bave pas et ça nage un peu mieux ! Du coup, je l'ai ramené à la maison ! Qu'il est bon d'avoir un peu de compagnie, enfin quand on la choisit ! Je vais l'appeler Winter, c'est sympa Winter pour un gros poisson. Je crois qu'il m'aime bien. Il est un peu protecteur Winter, un des étrangers a voulu passer par chez moi et Winter ne l'a pas épargné...

Je songe à mettre un panneau « Propriété privée » ou « Attention poisson à aileron qui croque fort » quoique... c'est sympa de laisser la surprise aux gens.

Réponses :

1 : Le lycée agricole

2 : Le PMU

3 : Le lycée Paul Langevin

4 : La rivière des Remparts

M'dua m'bé

Dans leur bagage, les gens ramènent des légendes, voici celle qui a voyagé avec Madi Mohamadi.

À l'époque où l'électricité venait d'arriver à Mayotte, beaucoup de récits et de légendes ont vu le jour. L'une d'elles raconte qu'un homme a eu des relations avec une vache et il en a résulté : la naissance d'un enfant. Plus tard, lorsque l'histoire s'ébruïta, les habitants se mirent en marche, afin d'attraper le concerné et sa progéniture. Une fois sur place, l'homme s'était ôté la vie, par peur du châtiement que lui réservait le village. Plus étrange encore, l'enfant n'a jamais été retrouvé.

Longtemps après, des témoins attestent l'avoir vue. Ils ajoutent qu'il s'agit d'une femme avec des pieds de vache et que celle-ci s'en prend exclusivement aux hommes.

Certains disent voir qu'elle symbolise la mort, d'autres qu'ils l'ont vue faire du stop.

C'est alors qu'un homme, un taximan qui venait d'être secouru par les pompiers, témoigna de son étrange rencontre...

Il raconte qu'après avoir terminé sa soirée de taximan, alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui, qu'il aperçut sur le bord de la route, une femme habillée d'un long boubou traînant sous ses pieds portant un châle couvrant ses cheveux.

L'homme explique que par gentillesse, il a accepté de la prendre en stop. Il dit aussi qu'en cours de route, il a essayé de détendre l'atmosphère en lui racontant les rumeurs qui parlaient d'une femme avec des jambes de vache, que lui ne l'avait jamais vue de ses propres yeux et donc, qu'il n'y croyait pas le moins du monde. Il n'avait pas peur, car pour lui, ce n'était que des histoires pour faire peur aux enfants.

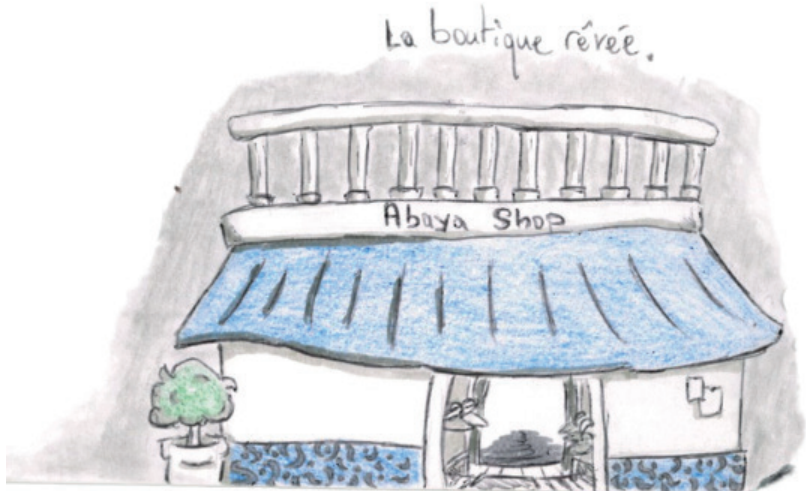
Un silence s'ensuivit, que la femme est venue casser en lui disant : « *N'dami m'dua m'bé* ».

Elle remonta son boubou et laissa apparaître ses jambes. Le conducteur, sous le choc, perdit le contrôle de son véhicule et finit sa course contre un arbre.

Plus étrange encore, lorsque les secours sont arrivés sur place, ils n'ont trouvé que le conducteur, en état de choc.

Personne d'autre... si ce n'est un bout de tissu déchiré, accroché à la portière côté passager.

Lettres du futur



Tiens, une lettre qui ne m'est pas destinée ?! J'ouvre ? Je n'ouvre pas ?! Je laisse un lancer de pièce en décider... Face ! Je n'ouvre pas, tant pis.

Au diable le hasard, la curiosité l'emporte !

Chère future moi,

Est-ce que j'ai déjà commencé à acheter des vêtements pour ouvrir mon commerce de voiles et d'abayas ? Est-ce que ça va fonctionner ? Là, on vend cher... je veux vendre moins cher pour attirer les clients.

J'imagine ma boutique au centre-ville de Saint-Pierre. Comme ma couleur préférée est le bleu, j'aimerais que ce soit bleu, avec des motifs blancs.

Les tissus seraient rangés par matière. Ce que je préfère c'est le jersey, quand il y a du vent, ça tient bien, ça ne vole pas ! Contrairement à la mousseline.

Tu sais, j'ai toujours voulu faire ça.

Je vois les femmes sur internet porter les voiles : on voit tout de suite la taille, si ça va ou pas. Pour mon magasin, je veux faire la même chose avec mes amies comme modèles pour les abayas et pour les voiles. C'est plus que des amies, c'est la famille. Je sais qu'elles seront là pour me soutenir, faire la publicité de ma boutique pour que les gens viennent.

N.

C'est quoi ce truc, ça parle d'abayas et de voiles, je ne vais jamais m'acheter ça ! Le récit est pas mal touchant par contre. Je me demande ce qu'il en est. J'irais bien à Saint-Pierre parcourir toutes les

rues du centre-ville histoire de voir si cette fameuse boutique a vu le jour, voilà de quoi me sortir de la morosité de mon jeudi après-midi !

Bleu et blanc, bleu et blanc, bleu et blanc ça ne doit être pas si compliqué que ça à trouver, pourquoi n'ai-je pas eu la finesse d'esprit de taper *boutique d'abayas* sur Maps, le mystère aurait été élucidé en moins de deux !

En moins de deux quoi ? Elle est vachement bizarre cette expression quand on y réfléchit. Et puis, avoir recours à la technologie aurait rendu cette enquête bien moins palpitante. Enfin parcourir les rues du centre-ville à la recherche d'une boutique qui n'a peut-être jamais vu le jour n'est sans doute pas l'activité la plus palpitante qui soit. La boutique de Schrodinger, est-ce qu'elle a ouvert, est-ce qu'elle a ouvert puis fermé, est ce qu'elle n'a jamais ouvert ses portes ?

Des stores bleu roi éclatant me sortent de mon esprit tordu, là voilà ! Elle existe bel et bien. Schrodinger peut aller se rhabiller! Pourquoi suis-je si heureux d'avoir trouvé cette boutique ?

Et puis je suis censé faire quoi maintenant ? Entrer et demander à parler à la propriétaire des lieux pour lui remettre cette lettre ? Très peu pour moi, mes agissements se font dans l'ombre de ma timidité malade! Je pourrais la laisser dans la boîte aux lettres de la boutique, ça ferait plaisir à la propriétaire qu'elle ait concrétisé un de ses rêves. Après réflexion, elle doit savoir qu'elle a réalisé ce rêve. Et puis, si c'est quelqu'un d'autre qui réceptionne cette lettre, ça fera une boucle sans fin !

Dans ce cas, je la garde pour moi, ça me servira d'archive personnelle pour cette belle histoire !

L'ombre du crépuscule

par Rania Issoufou

Après une après-midi tout aussi mouvementée en présence de mes amis, nous sommes rentrées chacune chez nous, coupées par la pluie. Nous avons passé l'après-midi entière à explorer, découvrir et apprécier les paysages et les endroits les plus magnifiques de Saint-Joseph. Des grands espaces de ville animés, aux quartiers calmes et paisibles, de la végétation débordante chants d'oiseaux, au clapotement de la rivière sous le pont, des passants tout contents de leurs achats, aux animaux errants dans les rues, tout mouillés.

L'ombre du crépuscule s'étirait sur la petite ville alors que je pressais le pas pour rentrer chez moi pour la prière du Maghreb. Les rues, baignées dans une douce lumière orange, étaient désertes, à cause de l'averse qui s'était présentée. Le silence était seulement brisé par le murmure lointain de l'Azhan et le chant des oiseaux.

J'aimais cette heure de la journée où le monde semblait s'apaiser. J'en profitais souvent pour marcher lentement et réfléchir à ma journée. Ce soir-là, je décidais de prendre le chemin vers le front de mer, pour admirer le coucher du soleil se reflétant sur l'eau couleur azur.

Alors que je traversais le parc, une silhouette attira mon attention. Un jeune homme, assis seul sur le bord d'un rocher, semblait perdu dans ses pensées. Intriguée par son air mélancolique, je m'approchais doucement. Je ne voulais pas le brusquer, d'autant plus qu'il était assez proche du bord.

« Bonsoir/ *Assalamou aleykum* », dis-je, assez timidement. Le jeune homme leva les yeux vers moi, et je fus frappée par la tristesse qui se lisait dans son regard. Il avait un visage paisible, mais son expression semblait tourmentée.

« Bonsoir/ *Wa aleykoum assalam* », répondit-il d'une voix douce. « Tu n'as pas peur de te promener seule à cette heure-ci ? »

Je lui souris. « Non, pas vraiment. J'aime la tranquillité de cette heure. Et toi, que fais-tu ici tout seul ? »

Il haussa les épaules, nonchalant : « Je cherchais simplement un endroit calme pour réfléchir. »

Il y eut un moment de silence, mais ce silence n'était pas gênant. Il était empli d'une sorte de compréhension silencieuse, et cela ne me déplaisait pas. Je m'assis à côté de lui, sentant une étrange connexion avec cet inconnu. Je ne pouvais mettre de mots sur cette sensation, mais je n'y prêtais pas attention trop longtemps.

On parla ensuite de tout et de rien, partageant des histoires de nos enfances, nos rêves et nos peurs. Je me sentais étrangement réconfortée en sa présence, comme si j'avais retrouvé un vieil ami.

Mais le temps passa rapidement et bientôt, la nuit tomba complètement. Je me levais, un peu à contrecœur.

« Je dois y aller » dis-je à l'inconnu. « Mais je suis contente de t'avoir rencontré. »

Le jeune homme m'adressa alors un sourire triste. « Moi aussi. Prends soin de toi Mayssan/Ahlame/Nazeera. »

Je restais un moment surprise. « Comment connais-tu mon nom ? Je ne l'ai jamais mentionné. »

Il ne répondit pas, se contentant de me regarder avec une intensité qui me troubla fortement. Je finis par secouer la tête, souris en prenant le temps de le saluer et pris le chemin de la maison. Saint-Joseph n'est pas si grand, il a sûrement déjà entendu mon nom quelque part.

Le soir même, alors que je mangeais mon dîner avec maman dans la cuisine, tout en écoutant attentivement le journal de 19h, une information inattendue tomba :

« ... une nouvelle tragique qui a secoué notre communauté. Le jeune homme disparu il y a plus d'une semaine, nommé Nouh, seulement âgé de 19 ans, vient d'être retrouvé aux alentours du bord de mer dans la journée. Nouh était recherché activement. Selon les investigations, il se serait noyé le jour de sa disparition, mais une autopsie est en cours pour déterminer les causes exactes de sa mort. Nous adressons nos sincères... »

Je n'entendais plus les informations. Mon sang se glaça alors que je regardais la photo accompagnant l'information. C'était lui, le jeune homme que j'avais rencontré. Ma gorge se serra et je sentis des larmes me monter aux yeux. Comment cela pouvait-il être possible ?

Un frisson me parcourut l'échine en me souvenant de nos conversations, de cette étrange connexion que j'avais ressentie. Je réalisai que j'avais parlé avec l'âme tourmentée d'un garçon qui cherchait peut-être à trouver la paix. Comment cela s'était-il passé ? Était-il tout seul à ce moment-là ? Ou bien était-il accompagné ? Était-ce vraiment lui, ou bien un Djinn ?

Mon cœur se serra de compassion et de tristesse, mais je me sentis également privilégiée d'avoir pu, d'une certaine manière, lui offrir un moment de réconfort. Il était sûrement mort dans la peur et la douleur... *Inalilah...* que Dieu lui accorde le paradis.

C'est alors qu'une pensée poignante me frappa : et si c'était ma prière, ma présence et mon écoute qui avaient permis à cette âme en peine de trouver la paix ? Je serrai mes mains contre mon cœur, me promettant de ne jamais oublier ce garçon et la leçon qu'il m'avait, involontairement, enseignée sur la fragilité et la beauté de la vie.

Déclaration

Chose qui fait battre mon cœur d'amour : *quand je la vois*

Chose qui provoque de la gêne : *quand elle me regarde*

Chose qui remplit mon cœur de tristesse : *qu'il soit trop tard pour faire une déclaration*

Chose qui peut tomber du ciel : *un coup de foudre*

Choses qui ne vont pas bien ensemble : *deux bonnes personnes*

Chose dont j'ai honte : *j'ai été faible*

Chose difficile à dire et à avouer : *je t'aime bien, mais j'arrive pas à le dire*

Chose qui me met en colère : *je n'ai toujours pas réussi à te le dire*

Chose que j'aimerais recevoir en cadeau : *un baiser*

Trahison



J'ai eu beaucoup de mal à te pardonner, pour ce que tu m'as fait subir ; ça m'a beaucoup peiné. Je pensais que tu m'aimais réellement et que tu n'étais pas là pour profiter de moi, mais visiblement, ce n'est pas le cas. Malgré tous les mensonges et tout le mal que tu m'as fait, j'ai envie de te pardonner parce que je t'aime réellement.

Mais malheureusement, ça ne va pas être possible entre nous. Je te souhaite une bonne continuation, en espérant que tu trouves la personne qui te fera rester fidèle.

Cordialement,

Signé : Abdou.

Transformation

par Haïdar Daoud



Je me réveille, je sens que quelque chose a changé.

J'ai un miroir devant mon lit, je vois un oiseau. Plus exactement un papangue. Je ne me vois pas dans le miroir.

Je regarde mes pieds, je vois des pattes.

Je regarde mes mains, je vois des ailes.

Je me rends compte que je suis un oiseau.

Je prends un élan, je déploie mes ailes, je m'envole, je sors de la maison en passant par la fenêtre. Et là, je monte le plus haut possible, je vois une forêt luxuriante, un océan sans fin, et des rivières magnifiques. Je suis un peu fatigué, je m'arrête sur un arbre en hauteur, et de cet arbre, je vois des humains... mon ancienne espèce. Cette espèce invasive qui détruit les forêts, qui détourne les rivières, qui salit les océans et qui s'entretue. Je reprends mon envol pour fuir cette réalité que les hommes ont créée. J'accélère, j'accélère, puis j'entends un enfant qui pleure. Je regarde derrière moi, je m'écrase sur un mur qui s'appelle... réalité.

Je remarque que l'enfant qui pleure, c'est moi.

Entouré de fous et d'hypocrites.

Voilà mon quotidien.

Scholastique Malet

À la mémoire de
Chantal LEBON et
Pierre Hygin LEBON,
d'après le témoignage de
Monsieur Achille LEBON

Parmi bann domoun la mark amouin, néna mon ti sèr, Chantal. Son listoir, son vi, lété extraordinaire, mi diré mem « magique ». Li la aprann amouin bokou dzafèr tout lo tan nou la pass ansanm. Li la finn mor zordi, mé li la permi amouin konprann in takon zafèr, kom l'Amour, la Rolizion, l'Espérans... Sak mi rakont aou la, néna lontan la finn arivé. Lété dann tan nou lété marmay. Mouin lavé douz zan et Chantal té ankor in ti baba deu zan apènn. Nout fami lété in ti fami la mizèr. Nou té abit in ti kaz boisoutol laba, dann Les Jacques. Papa té travay labitasion é momon té okip la kaz é son bann marmay, parèy bonpeu fami kréol dann tan la.

... mon ti sèr la tonmb malade : son ti vant té i fé mal é té finn gonflé, li té bouille dann la fièvre. Zerbaj té fé pa rien. Alor, la anmènn ali dispensèr...

Parmi les personnes qui m'ont marqué, il y a ma sœur, Chantal. Son histoire, sa vie ont été extraordinaires, j'irais jusqu'à dire "magiques". Elle m'a appris beaucoup de choses durant la période où nous avons vécu ensemble. Elle nous a quittés aujourd'hui, mais elle m'a permis de comprendre énormément de choses, telles que l'Amour, la Religion, l'Espérance... Ce dont je te parle en ce moment s'est passé il y a longtemps de cela. Cela s'est passé lorsque nous étions enfants. J'avais douze ans, et Chantal était une petite fille de deux ans à peine. Notre famille vivait dans la misère. Nous habitions une petite maison en bois sous tôle dans le quartier Les Jacques. Papa travaillait comme ouvrier agricole et Maman s'occupait de la maison et des enfants, comme c'était le cas pour de nombreuses familles créoles à cette époque.

... Ma petite sœur est tombée malade : son petit ventre la faisait souffrir et était gonflé, elle bouillonnait de fièvre. Les tisanes ne faisaient aucun effet. Alors, on l'a emmenée au dispensaire...

Chantal dormait, on dirait qu'elle reposait déjà. Elle avait l'air paisible, comme si elle ne souffrait plus. Son visage adoucissait le cœur de sa famille, malgré la profonde douleur qui les submergeait. À côté, le médecin se sentait lourd. Il en avait vu des familles bouleversées, blessées et anéanties. Mais la sensation restait la même, à chaque perte. Les émotions restaient inchangées. Comment pourrait-on s'habituer à la perte d'un être humain ? D'autant plus qu'elle était si jeune, elle n'avait que deux ans ! Elle perdrait tout son avenir. Elle ne pourrait jamais créer de souvenirs, ne découvrirait pas l'amitié, l'amour, les peines. Elle ne vivrait jamais sa vie.

Mais le docteur s'était engagé à faire face, alors, il ouvrit la bouche :

— Désolé monsieur Lebon. On ne peut plus rien faire.

— Koi lu néna ? demanda le père de famille.

— Une péritonite... c'est l'appendicite qui a éclaté. Elle est en train de faire une septicémie. On ne peut plus rien faire.

— Combien de temps ?

— Pas beaucoup.

— C'est-à-dire ?

— Quelques heures. Il faut commencer à vous préparer...

Le médecin le savait : ce type d'événement détruisait souvent les mariages, les couples, les amours profonds.

Soudain, le père de famille, Hygin Lebon, se leva et quitta la pièce en annonçant : «Mi sava cimetièr. Si na un quelqu'un qui peut faire quelque chose pour not tite Chantal, c'est Sainte Scholastique Malet.»

C'était un acte désespéré, insensé, digne d'un fou. Mais face à la mort, Hygin Lebon voulait bien être fou, si cela lui permettait de sauver sa fille Chantal. La grille du cimetière du Butor grinça à peine quand il l'ouvrit. Il n'eut même pas à chercher la tombe, ses pas le menèrent tout droit là où son cœur désespéré voulait aller. De toute façon, il n'était pas sûr de pouvoir réfléchir correctement. Ce n'est que lorsque ses genoux se dérochèrent sous lui qu'il prit conscience de sa situation. Il était seul, à genoux devant la tombe d'une sainte, prêt à prier la mort elle-même d'épargner sa fille.

C'était idiot, complètement idiot. Il aurait dû être à l'hôpital à ce moment-là, auprès de sa petite Chantal, il aurait dû être avec elle, vivre avec elle sa souffrance et mourir avec elle, dans cette chambre blanche, sans âme, accompagné des visages résignés des médecins. Mais non. Il ne pouvait pas abandonner une vie avec elle. Chantal n'avait que deux ans. C'était encore un bourgeon, frêle, fragile, timide, une jeune pousse arrivée par hasard, inespérée. Mais déjà magnifique. Elle devait vivre, grandir, éclore et devenir une fleur magnifique de vie et de joie.

Son regard se porta sur la tombe de Sainte Scholastique Malet. Hygin joignit ses mains, et pria «par pitié, aidez-moi...» Ses murmures étaient les seuls bruits dans le cimetière. Il pria avec ferveur, avec toute la force de sa peine et de sa peur. Il essayait d'invoquer une image de sa Chantal en vie, heureuse, les joues rosées, les yeux brillants. Mais seul le hantait sa fille malade, ses joues creuses, ses yeux vitreux. Son teint jaune. Jaune comme les fleurs qui bordaient la tombe. Elles étaient partout. Il ne les remarquait que maintenant. Elles s'épanouissaient en bouquet sauvage, le narguaient de leur couleur. Jaune malade et pourtant en vie. Plus vivantes que jamais. Il leva la main de rage, prêt à ôter la vie à ses fleurs, comme le destin allait le faire de sa fille.

Sa main se stoppa net, comme si une force le retenait. Un souffle, une lente respiration résonna près de son oreille. Un long frisson parcourut sa nuque. Il sut. C'était elles. C'était ces fleurs. Calme, comme en transe, il cueillit les fleurs. Il le savait, il le sentait. Elles allaient la sauver.

Il lui suffirait de passer les fleurs sacrées sur le ventre de sa petite Chantal.

Dans Les Jacques, la veillée avait commencé. Les cafés coulaient, les jus étaient distribués. Le curé, comme le corps, n'était pas encore là. Un murmure de chacun, comme pour toutes les veillées, chacun autour de la table du mort attendait, chuchotait. C'était l'occasion de revoir la famille, les amis. Certains étaient venus de loin, d'autres étaient voisins. Très peu pleuraient. Le corps n'étant pas encore là, on avait du mal à imaginer la mort d'une si jeune enfant :

- Lé kan mêm triste tout sa, un marmay si jeune...
- Vi di... moi na enkor du mal à croire sa.
- Quelqu'un la vu komen i lé Hygin ?
- Lu lé persuadé Scholsatique i sa aide a lu !
- Pourquoi pas.
- Lé trop tard ! Arrêt ek sa don ! Fo lu accept la mor !

Un silence dans la pièce. Dehors, aucun bruit. Toujours pas de moteur au loin. Bizarre, cela faisait maintenant 2 heures qu'on attendait les parents et le corps.

Enfin les parents arrivent.

Aucun corps en vue. Les questions s'accumulent dans le salon sans que personne n'ouvre la bouche :
Alors ? Koi fé ? Ou sa i lé Chantal ?

Hygin Lebon met fin au supplice :

- La petite la rouvert les yeux ! Le médecin la dit lu la jamais vu ça !

Sonné, personne n'osa vraiment se réjouir. Jusqu'au lendemain où, cette fois, les nouvelles furent vraiment bonnes :

- Ses yeux lé vraiment gran-gran rouvert ! Son ventre lé pu dur comme béton. Lu reprend son couleur.

Tout le monde donna son avis. Certains parlèrent de miracle, du pouvoir de la prière, des bienfaits de Sainte Scholastique Malet, les plus sceptiques louèrent les vertus médicinales de la plante passées sur le ventre de la mourante.

Une chose est sûre, le mois suivant, la petite Chantal monterait avec toute sa famille dans la charrette bœuf, direction le cimetière de la Cayenne pour remercier Sainte Scholastique Malet.²

² Cette histoire, racontée par M. Achille Lebon, a été écrite à plusieurs mains par différents participants aux ateliers. Une rue de Cayenne-Butor-Les Quais porte le nom de Scholastique Malet. Considérée comme une sainte, beaucoup viennent se recueillir ou implorer ses miracles. En témoignent les nombreuses stèles de remerciements sur sa tombe, au cimetière de Cayenne.

Quelqu'un

On est tous le quelqu'un de quelqu'un



Quelqu'un qui rigole d'un rire joyeux
Quelqu'un dont la bonne humeur est contagieuse
Quelqu'un qui me salue de loin
Quelqu'un qui baisse les yeux
Quelqu'un qui n'est personne
Quelqu'un qui marche sur mes pas
Quelqu'un qui passe, est-ce quelqu'un ?
Quelqu'un qui est dans la maison voisine
Quelqu'un qui s'occupe de ses enfants au Mac Do
Quelqu'un qui joue dans la rue
Quelqu'un qui a besoin d'une voiture pour chercher des colis alimentaires
Quelqu'un comme un taximan qui m'emmène ici
Quelqu'un qui répare sa voiture
Quelqu'un qui a pris ma boisson
Quelqu'un qui m'a fait rire
Quelqu'un qui vole une mangue
Quelqu'un que je ne connais pas qui est venu me parler

J'ai croisé quelqu'un, ce quelqu'un m'a vu. Quelqu'un d'autre a vu quelqu'un. Puis soudainement, je revois ce quelqu'un au même endroit. Nous sommes donc allés chez quelqu'un et ce quelqu'un nous a ramené chez quelqu'un.

Quelqu'un qui fait pipi dans un arbre
Quelqu'un qui court
Quelqu'un qui joue au foot
Quelqu'un qui conduit un vélo
Quelqu'un qui saute d'une maison
Quelqu'un qui échappe à la police
Quelqu'un qui appelle les pompiers
Quelqu'un qui lève les yeux au ciel

Quelqu'un qui est trop belle
Quelqu'un
Quelqu'un qui joue aux échecs
Quelqu'un qui nage
Quelqu'un qui mange une pastèque

Tenir ses promesses

Coucou toi,

Ça y est, tout s'est arrangé ? À la veille de mes 50 ans, je te souhaite d'avoir réussi notre projet. Les zados sont devenus des zadultes, peut-être des parents et moi-même une grand-mère. Du moins, je te le souhaite, c'était mon rêve. Tes douleurs ont-elles disparu ? J'ai tout fait pour. Es-tu devenue écrivain ? Oui, j'en suis certaine. Est-ce que tu vois régulièrement les zamours ? Numéro 1 est-il devenu un libraire ? Numéro 2 a-t-elle enfin son ranch, ses chevaux ? Et tes parents ?

Aujourd'hui, nous sommes le 15 juillet 2024. La guerre entre la Russie et l'Ukraine est-elle terminée ? Et le temps ?

F.



Depuis qu'elle est partie, le rituel du jeudi matin n'est plus le même. On dit que l'espérance de vie est plus élevée chez les femmes et pour une fois, j'aurais voulu ne pas être l'exception qui confirme la règle.

J'inspire un grand coup, une promesse, c'est une promesse même si je demeure le seul témoin de cette dernière.

Je me passe un coup d'eau sur le visage, me raser devient de plus en plus compliqué avec mes rides qui s'accumulent et brisent l'harmonie de mon visage... La barbe de trois jours est à la mode, enfin c'est ce que disent les jeunes. Cela fait bien longtemps que je ne m'intéresse plus à la mode, ni à quoi que ce soit d'autre ou à qui que ce soit.

J'enfile mes baskets les plus confortables et me rends compte qu'elles sont vraiment très laides, mais comme on me dit de garder la tête haute alors je les ignore du moins, jusqu'à ce soir quand il faudra me déchausser. Je repense à mon dos endolori et ma motivation en prend un choc. Si je passe le

seuil de cette porte, il faudra ensuite que je me déchausse, j'aurais dû écouter la télévendeuse et prendre un chausse-pied. Ce serait le pied d'en avoir un. L'absence de rire après cette mauvaise blague me rappelle ma promesse.

Je pars en direction du centre-ville pour honorer le rituel. Arrivé à l'église du Butor, mon âge me murmure à coup de douleurs vives et incessantes que c'est le moment de faire une pause. Le muret qui longe le parking de l'église est à la hauteur parfaite pour mon postérieur endolori. Au loin, un groupe de jeunes semble écrire ou dessiner... Agglutinés sur les marches de l'église... Je ne comprends plus rien à la jeunesse, à leur âge je descendais ces mêmes marches avec... Une main se pose sur mon épaule et me sort immédiatement de mes pensées ! Une poigne pareille, c'est forcément Philippe Gros Doigts ! Il s'installe à mes côtés et commence à me parler de la belle-fille du meilleur ami de l'oncle du propriétaire du bar PMU du coin sans que je ne puisse dire un mot.

C'est Philippe, il est comme ça, toujours des « ladilafés » à raconter !

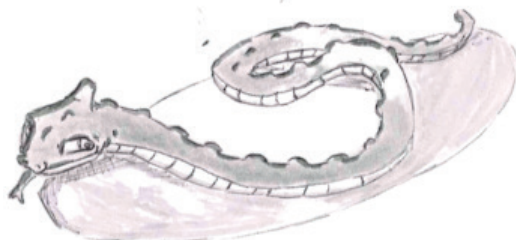
J'aurais bien voulu m'enfuir de cette conversation, mais mes douleurs ont pris racine dans le muret, m'empêchant d'effectuer le moindre mouvement.

Dans un élan de désespoir, je tente d'appeler le groupe de jeunes par télépathie, mais ces derniers ont pile choisi ce moment pour plier bagage. Je les vois s'éloigner lentement du vieux débris désespéré que je suis.

À relier

- Choses qui font battre mon cœur d'amour ●
- Choses qui provoquent de la gêne ●
- Choses qui remplissent mon cœur de tristesse ●
- Choses qui peuvent tomber du ciel ●
- Choses qui ne me servent plus et que je conserve parce qu'elles me rappellent de bons souvenirs ●
- Choses qui me donnent envie de sortir du lit le matin ●
- Choses qui ne vont pas bien ensemble ●
- Choses dont j'ai honte ●
- Choses qui me font pleurer de joie ●
- Choses qui me distraient quand je m'ennuie ●
- Choses qui me donnent une impression de chaleur ●
- Choses difficiles à dire et à avouer ●
- Choses qui font peur ●
- Choses qui font envie ●
- Choses qui me mettent en colère ●
- Choses qui brillent ●
- Choses que j'aimerais recevoir en cadeau ●
- Choses qui font le sel de la vie ●
- Choses qui surprennent ●
- L'eau et le feu
- Parler de mon passé traumatisant
- Les étoiles
- Les sentiments
- Recevoir de l'amour et de l'attention
- La mort
- La nourriture
- Peur d'être rejetée, abandonnée, me retrouver seule, comme avant
- Les couchers de soleil
- Jouer aux jeux vidéos
- L'argent
- Le soleil
- Faire plaisir à mes nièces, leur donner de l'amour, être là pour qu'elles ne subissent pas ce que j'ai vécu dans mon enfance
- Le sel et le café
- Les films et les séries, qu'on rentre dans ma cuisine, qu'on touche à mes trucs
- Le rugby
- Peur de mourir
- Du café

Comment dessiner...



Ce matin, le réveil a été assez étrange. Je ne sentais ni mes pieds ni mes mains. Enfin, à bien y réfléchir, tout mon corps ne me répondait plus. Je me sentais bien étrange. Une drôle de sensation s'emparait de tout mon être. Je décidais de me lever quand soudain, je ne vis plus mes jambes. Prise de stupeur, je me mis à tenter de bouger mes bras, mais rien ! Je finis par me tourner vers mon miroir et là, je découvris... un serpent. Comment diable avais-je fait pour me réveiller ainsi ? Je ne faisais que me demander «Comment pourrais-je dessiner sous cette forme ?» Rien qu'à l'idée de ne plus pouvoir tenir un crayon me hantait.

Soudain, ma porte s'ouvrit et je vis le visage effrayé de mon compagnon. Il se mit à hurler, ne comprenant pas comment un serpent avait pu atterrir ici. C'est à ce moment que quelques mots sortirent de ma bouche : « Comment... dessiner... sous... cette forme ? Je ne faisais que me demander «comment je pourrais dessiner sous cette forme ?» Je n'avais jamais vu un visage aussi effrayé que le sien. Le choc était tellement terrible qu'il s'évanouit. Malgré cela, toujours une seule et même pensée restait ancrée dans ma tête :

Comment pourrais-je dessiner sous cette forme ?

Karaté Club

par Anassia Djaafri

Tous les matins, aux alentours de 11h, Lucas Bello arrivait devant son travail, ouvrait le panneau de son Karaté Club. Coincé entre un magasin de fruits et légumes et la poste de son quartier, le petit Karaté Club offrait des cours pour tous les niveaux. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, ce karaté club représentait la réalisation de ses rêves. Depuis qu'à huit ans, son père l'avait entraîné à un cours de karaté donné par une connaissance, arguant que le garçon avait besoin d'exercice. C'était bien plus que les techniques et les affrontements qui l'avaient conquis. C'était l'ambiance, la discipline, les valeurs. Le karaté était devenu plus que son sport favori : c'était devenu sa passion, son mode de vie. Et quel accomplissement de pouvoir le transmettre à son tour à une nouvelle génération !

Pourtant, ce matin de juillet, le lever du lit était difficile. Il faisait beau, le ciel était bleu, un vent léger rafraîchissait l'air. Mais le moral n'était pas au rendez-vous. Lucas se sentait aussi à l'étroit dans sa vie que son petit karaté club coincé entre le fruits et légumes³ et la poste.

9h30, il devait se lever du lit, il avait déjà trop entraîné ! Dans une heure, il devrait ouvrir la devanture, préparer la salle, les installations. A quoi bon ? Il n'avait quasiment aucun élève.

Encore au lit, la montagne de papier administratif qui l'attendait sur le bureau du club l'épouvantait.

Mais il fallait se lever. Par discipline, plus que par motivation, il se leva et s'habilla, avec des gestes lents et démotivés.

10h25.

Même en partant maintenant, il serait en retard. Tant pis.

Lucas sortit néanmoins, fit un tour de clé dans la serrure, poussa un soupir et sortit. Il lui fallait environ 10 minutes pour rejoindre son lieu de travail. Ce matin-là, il lui fallut presque le double.

10h49.

Il arriva devant le Karaté Club, le gérant du magasin de fruits et légumes lui dit bonjour alors qu'il ouvrait le panneau. Il le referma derrière lui.

11h.

C'était l'heure d'ouvrir pour de bon. Le panneau métallique se releva pendant que Lucas pensait à tout ce qu'il avait à faire ! Et s'il fermait le club ?

Un garçon était assis devant. Le regard clair, le sourire édenté, son sac à dos sur les genoux. Il ne devait pas avoir plus de 10 ans. Il se leva vers Lucas qui tourna vers l'enfant un regard étonné.

11h03 : "C'est ici pour les cours de karaté ?" demanda l'enfant.

³ primeur

Cher futur moi,

Je t'écris 24 ans plus tôt, j'ai des choses à te dire.

Ne t'attends pas à voler dans une voiture volante.

Investis dans le bitcoin, mais pas trop.

Travaille au noir, ça paye bien.

Méfie-toi des poissons... même morts, ils peuvent faire mal.

N'arrête jamais les jeux vidéo.

Garde longtemps ta collection de cartes Pokémon, elles valent autant qu'une voiture .

On a besoin d'une moto ! Vraiment besoin.

L'argent avant, l'amour après.

Le même cœur, la même mentalité.

Jonathan Cohen est le mec le plus drôle de France... après toi.

M.

Cher M,

Je te connais du futur, tu disais que tu n'allais pas voler en voiture. Effectivement, tu voles en scooter.

Tu as investi dans le Bitcoin et tu es devenu multimilliardaire. Tu disais : «l'argent avant l'amour» et te

voilà avec 10 enfants et 4 femmes.

Te voilà, M, devenu un grand homme, malgré toi.

H.

Chère toi



*Depuis ton enfance
Endoctrinée fut ton essence
Bloquée sur les apparences
Et du chiffre sur la balance*

*Tu n'as jamais compris cette croyance
Dont ta famille faisait référence
Et en toi est née cette espérance*

*Qu'en te donnant des carences
Tu pourrais atteindre l'excellence
Mais ce dont tu n'avais pas conscience
C'est que de ton apparence*

*Toujours tu seras dans la dépendance
De ce que les autres pensent
De plus en plus de manigances
Pour cacher ce que tu penses
Être des dissemblances*

*Si seulement dans ton adolescence
De ce que les gens pensent
Pour toi n'avait pas d'importance
Alors peut-être que tu aurais accepté tes différences*

*Dans ce reflet plein de désespérance
Tu vois avec dégoût cette tendance
À manger pour combler ton assurance
Aggravée par leur condescendance*

*Mais malgré ce peu de confiance
Tu fais face à la vie avec bienveillance
Même si d'autres n'en ont pas conscience
Tu fais tout afin ne pas dire par inadvertance
Ce que réellement tu penses*

*Sur les réseaux ceux qui ont de l'influence
Disent que chaque apparence
Doit être aimé sans réticence
Mais la plupart n'ont pas cet corpulence*

*Alors oui malgré ça il y a toujours des divergences
Ils te diront que c'est une conséquence
À trop de négligence*

*Et que courir est signe de vengeance
Envers toutes sortes de médisance
Ayant eu lieu dans ton enfance*

*Mais ils ont tort avec leur redondance
Que croire qu'à faire de l'endurance
Tout allait partir et laisser place à l'élégance
Mais ils n'ont pas pris en compte la souffrance*

*Tant celle physique qui se fait violence
Pour accorder un peu d'espérance
Et émotionnelle qui elle est dans le silence
Malgré tous ces mots pleins d'arrogance*

*Ce qui suit est une évidence
Régime après régime toujours pas de réjouissance
Encore et encore rêver d'une renaissance
Est devenu une constance*

*Devant les gens tu fais acte de présence
Mais en eux tu n'as plus confiance
Malgré leur grande persistance
À te dire plein de magnificence
Pour toi ça n'a plus aucun sens*

*Te refermer sur toi est une évidence
Pour toi plus rien n'avait d'importance
Et rien n'avait de sens
Dans ton putain de silence*

*Alors maintenant fais-toi confiance
Et montre à ces crétins qu'ils sont dans l'ignorance
Et que malgré la persistance
De ces mots pleins de conséquences*

*Tu pourras te relever pleine d'assurance
Et te voir telle que tu es : pleine d'élégance.*

L.

Aujourd'hui, pour te décrire, je voudrais dire que,

chaque jour qui passe, j'apprécie beaucoup ta présence. Un jour sans toi n'est rien. Ton sourire, ton regard me font fondre petit à petit. Tu es la personne qui me fait automatiquement avoir le sourire aux lèvres, qui a comblé le manque que j'avais. Je te remercie énormément pour tout ce que tu m'as apporté.

J'ai rencontré peu de personnes telles que toi au cours de ma vie. J'ai pourtant rencontré des centaines, des milliers d'individus au fil des années. Oui ; des grands et des petits, des fous et des gentils. Tout kalité ! Mais *des comme toi*, ah ça, jamais !

L'attention que tu portes au Monde, à l'Autre. Ta sensibilité, ta volonté d'aider et d'écouter. Ton sens de l'humour, ta bienveillance, la force de tes regards, la puissance de tes mains... C'est si puissant ...

Depuis tant de temps, tu travailles pour ta tribu, pour le bien-être de la famille. Tu n'oublies jamais de proposer un geste tendre aux proches et, pour autant, il semble que tu omettes régulièrement de penser à toi.

Aujourd'hui, mon Chou, il est peut-être temps de prendre soin de toi, de tes envies, de tes rêves. Il est peut-être temps d'oser, OSER enfin, faire *pour TOI*, faire ce qui te plaît.

Aujourd'hui, mon Chou, il est peut-être temps, enfin, de ne plus t'oublier et de ne plus marcher sur ton âme.

Devenir un grand homme



Ici, il y a tellement tout, qu'il n'y a rien qui m'intéresse.

L'océan m'inspire l'envie de partir.

La rivière, quand je vois la rivière, ça me calme.

Le désert, là où il y a le volcan, m'inspire le chaos et la solitude.

C'est l'une des meilleures îles et pourtant... j'ai envie de partir. Pourquoi pas en Égypte. L'endroit où il y a des grands hommes.

Pour rentrer chez moi, c'est toujours le même chemin.

Bleu, le panneau d'affichage.

Verte, la pharmacie.

Noires, les roues des voitures.

Jaune, le logo de la poste.

Rouge, la poussette sur le trottoir.

Gris, les pigeons devant l'église.

Je passe derrière l'église et voilà, je suis chez moi.

Y a plus rien qui m'intéresse dans ce quartier. Sur cette île.

Si je reste ici, je ne deviendrai jamais un grand homme. Un homme avec du pouvoir. Un homme qui reste dans l'histoire. Comme Napoléon ou Jules César.

La seule personne capable de me comprendre, la seule personne qui croit en moi... c'est moi-même. Je vais leur montrer à tous ! Comment je vais gravir les échelons. Tout avoir. TOUT !

Je me sens séquestré sur cette île, je ne peux rien y faire.

Parfois je m'imagine partir, pour aller où ? Pour faire quoi ? Pour finir SDF ? Ruiné. Je suis condamné à rester ici, malgré moi.

En Égypte ? Mais ils parlent arabe et anglais, je ne comprends rien des deux et apprendre, ça prend du temps.

Et le temps... j'ai tellement tout perdu. J'ai envie de partir. Pas d'avenir.

Rêver c'est se donner la possibilité d'être déçu.

Dire *et si, et si, et si* ... c'est déjà prendre le risque.

J'espère plus rien, pour ne pas être déçu.

Je ne comprends pas pourquoi certaines personnes aiment cette île. J'ai passé 17 ans ici et il ne m'est rien arrivé de bien. J'ai pas de travail. Pas de diplôme. Même pas le brevet. Ma famille, c'est une catastrophe. Mes amis, ce sont des lâches. Je ne connais pas une seule personne qui ne m'ait pas trahi, je suis entouré de lâches et d'hypocrites. Mais bon, j'ai l'habitude.

De toi, je voudrais dire que...

tu as été d'une stupidité sans nom. Comment as-tu pu oser les croire ! Un ami commun m'avait dit que tes qualités étaient tes défauts. Je n'avais pas compris cette phrase. Désormais, cette phrase résonne en moi, comme celle que tu m'avais dite ce jour-là « Parfois, il est plus facile de détruire pour tout reconstruire... » Nous y avons passé des heures et nous avons appris à nous connaître. J'étais surprise de découvrir que tu me connaissais mieux que mon ex-mari... Tu avais l'air de comprendre comment je fonctionnais et je lisais en toi, comme dans un livre.

Tout était facile, simple et agréable. Et ce temps qui passait si vite. Les heures devenaient secondes et les années des jours.

Ils parlaient de nous. C'est vrai que nous rigolions beaucoup. Nous nous chamaillions aussi. Tout le monde assistait à nos disputes, à nos retrouvailles. Pourtant, tout le monde me disait que tu étais avec eux un monstre rempli d'arrogance... et d'un égoïsme ! Tu aimais décider de tout...

Je ne t'ai pas connu ainsi. Au contraire, tu me consolais, m'encourageais et tu avais fini par me laisser faire. Tu me disais que tu ne me comprenais pas et lorsque j'étais en colère, tu me courrais après, tu me demandais de te regarder, de t'écouter, de comprendre tes choix.

Comme ce jour-là, sur le parking. Nous pensions être seuls. Et tu me posais cette question « Vous fuyez quoi ? » Je n'ai jamais su. Mais ce jour-là, j'ai rigolé. Tu roulais si maladroitement ta feuille de cigarette, pour m'expliquer que tu ne m'avais pas appelé à cause de cet homme... Oui, je savais qu'il était mignon. Mais toi, tu étais beau, et arrogant... je n'avais pas compris que tu étais jaloux...

J'avais observé ton geste, et lorsque tu as allumé ta cigarette, tel un dragon, la cigarette avait pris feu dans ton bec, consumée trop vite.

Eglise du Butor - 10h38



- 10h38 : un boug monte dans sa voiture
- 10h39 : une dame téléphone au volant
- 10h40 : deux motos se disent bonjour
- 10h41 : une femme passe en poussette avec son bébé
- 10h42 : un monsieur se mouche
- 10h43 : un tracteur passe
- 10h44 : un monsieur passe en voiture avec la musique à fond
- 10h45 : le soleil augmente
- 10h46 : un autre camion qui vient de la droite
- 10h47 : un bus blanc avec des enfants à l'intérieur
- 10h48 : deux hommes en orange avec casquette passent
- 10h49 : le gérant du Karaté Club ouvre le rideau métallique
- 10h50 : des voitures passent puis une moto
- 10h51 : une femme triste passe
- 10h52 : H. arrive en retard !

Jacarandas et baiser perdu

par Ludovic Bénard

Comme tous les jours, les vapeurs du pot d'échappement et le bruit assourdissant du système hydraulique de fermeture automatique des portes du bus me sortent de mon court, mais profond sommeil. La suite du périple doit se finir à pied, malheureusement...

Voilà 27 ans que je fais ce trajet, en termes de distance, il n'a pas changé, pourtant, il dure bien moins longtemps qu'avant. Est-ce à cause de mes jambes interminables qui ont poussé à mon adolescence ? Je ne crois pas... C'est quelque chose d'autre, le trajet est moins vivant. Les piliers de bar qui soutenaient les fondations de la boutique familiale sont de moins en moins nombreux. L'alcool en a tué 3, ceux qui restent boivent pour oublier les autres, c'est le serpent qui se mord la queue...

Le mauve des jacarandas a laissé place au gris sombre des bâtiments, mes pas suivent la cadence militaire de l'éclairage public. Avant, je dansais avec les pétales virevoltants de mon arbre préféré ! Il m'arrivait de trébucher sur une de ces racines qui menaient une lutte perdue d'avance contre l'envahisseur tueur de couleur.

Aujourd'hui, les trottoirs sont lisses, on n'est plus obligé de regarder où l'on met ses pieds. On cache la laideur de ce monde à la force de nos pouces qui emplissent nos yeux de lumière bleue. À quoi bon se laisser distraire par le monde extérieur privé d'éclat ? ! Ils ont même retiré la carcasse de bateau de pêcheur où j'ai eu droit à mon premier baiser et tout ça pour quoi ? ! Un foutu parking ! Payant en plus !!! Il n'y a pas de pire blessure que la destruction de ses plus beaux souvenirs... Comment il s'appelait déjà ? Enfin, son petit surnom... Jules ! Jules au mâât vigoureux !

Il était vachement cool ce bateau !

En retard...

Aujourd'hui, je dois aller en ville pour faire un taf avec les copains au chemin de la Vierge. Un jeudi matin à 10 heures ? Ils ne savent pas ce que c'est que la vie d'un artiste... J'ai joué toute la nuit à Saint-Pierre hier soir. Je suis rentré à pas d'heure. Et c'est à 10 heures qu'ils me donnent rendez-vous !

En plus, ma voiture est en panne. Purée, faut encore trouver les sous. Bon, la guitare, les sous pour la bière et un pull. Il fait encore froid et pas de pluie pour une fois. Bon, j'ai rendez-vous à 10 heures... Il est 10h56. Purée !! Pourquoi le matin ? Rien à droite, rien à gauche, je traverse. La bière sera pour le retour. Tant pis.

Zut, mon téléphone !

Comme toujours, monsieur H est en retard. Il se réveille en retard, mais toujours... *tranquille*. Flemme d'aller se doucher et de se brosser les dents. Il décide d'aller directement manger pour oublier qu'il est en retard, mais toujours en restant dans *le tranquille*. Après avoir fini de manger, il décide enfin de s'habiller. Toujours en restant... *tranquille*, vu que monsieur habite à cinq minutes du travail. Pas la peine de se presser.

10h25 : il arrive au travail.

1h32 de retard.

Rencontre inattendue

Lolita



J'en peux plus de prendre le bus avec des kassos. Purée, je dois vraiment refaire mes ongles. J'aurais dû appeler papa. Il faut vraiment que je m'achète le nouveau Gucci. Je déteste Kassi, genre.

Non, mais c'est qui c'est ce plouc en fait ? En plus mon chewing-gum n'a plus de goût. Pschitt Pschiit, je me sens déjà mieux, parfumée au *Dolce et Gabbana*.

Je ne vois pas le bus arriver et cela a l'effet tant refoulé : ça m'énerve tellement que je colle mon chewing-gum sur l'abri bus et fais un doigt d'honneur en direction de la raison de ma colère. Je marche alors en direction de ma maison, tout en crachant sur toutes ses voitures qui passent à côté pour extérioriser mon malheur. Je dois passer devant le lycée et croise quelques connaissances. Emilie et Testa étaient du groupe, mais elles sont graves chiantes à se mêler de tout alors que personne ne leur a rien demandé ! L'une est trop grande, on dirait une autruche, tandis que l'autre est un aimant à mecs avec tout son botox qu'elle a sur sa face de peinture. Mais l'hypocrisie est la clé pour être acceptée. Sur le chemin, je pense à tout ce que j'aurais pu faire si mon foutu bus était arrivé à temps...

Ari Payet



Le bus i arrive à quelle heure déjà ? Teh, ti mang la un pêché si mi laisse là. Non, pas le temps. Si mi fé vite peut-être... Ah n'a un bois ter là. Si... ala... Yees ! Nooon pas sous la roue le bus ! En plus que ça, c'est même pas mon bus... Mi esper jolie ti fi là, la pas vu a moi faire le zouave.

Finalement, attendre le bus, je peux plus. Je marche le long de la route nationale. Les voitures roulent trop vite. Je vais rester sur le trottoir du côté gauche, les magasins s'alignent. Sur ma droite, le lycée agricole. L'entrée est magnifique. Tiens, les filles aussi. Je dois pas trop traîner, c'est l'hiver. La route est longue jusqu'à la maison. Oh ! La nana trop cool du bus... Je vais lui demander son 06. Allons, on essaie de la suivre. Purée, les voitures sont rapides. Elle aussi. Elle est bien roulée la miss. Je vais lui dire qu'elle est belle. J'ose pas. Les maisons sont vieilles et d'antan par ici. Zut, elle rentre chez elle. Joli l'immeuble. J'y vais.

Bon, j'ai son numéro, je me casse. Je vais lui offrir une fleur, elle va aimer. Elle sourit, c'est gagné !

Salut bébé, tu te souviens de moi ?
C'est Ari :)

Ari qui ?
Je ne me souviens pas.

Mais si, on a échangé nos 06 près de l'arrêt de bus. J'attendais ma Lamborghini

Ah, c'est toi ! Tu fais quoi là ? On peut se voir, tu pourras venir me chercher dans l'une de tes nombreuses voitures et aller dans un resto chic.

Désolée bichette, aujourd'hui c'est moto et je n'ai pas de 2^{ème} casque

T'inquiète pas j'ai un casque que je peux emprunter à papa !!!

Non, je suis à Paris pour une semaine pour des business. Tu sais pour le travail.

Pourquoi tu ne l'avais pas dit ? Tu sais mon papa a déjà été à Paris ! Tu es où en ce moment ?

...

Mais pourquoi tu prends autant de temps à répondre, beau gosse ?

Excuse-moi ma belle, j'ai plus trop de réseau. Je te rappelle quand j'en aurais, ok ?

Bien sûr !! Et en passant j'aime bien ton jogging gris Nike.

Mais comment tu sais ?

C'est pas toi devant mon immeuble, bouffon !

Peut-on pardonner aux montagnes ?

L'homme de sable

par Rania Issoufou

Saint-Joseph était une petite ville calme et paisible. La plupart des habitants se connaissaient les uns les autres, se saluaient en se croisant dans les rues. Plus loin, vers la caverne des hirondelles, plusieurs couples et jeunes se baladaient vers le piton Babet.

Dans le corps de ce piton, visité de tous, se trouve une grotte, habitée de créatures. Tout le monde sait que le soleil couché, les créatures de la nuit se réveillent. Les chauves-souris se lèvent et nous pensions tous qu'ils cherchaient simplement à manger et à vivre pleinement. Mais c'était une tout autre réalité, que nul ne soupçonnait...

Un mythe ancien persistait : celui de l'homme de sable endormi dans une grotte. Le but des créatures de la nuit ? Protéger la grotte et l'homme de sable des yeux indiscrets et des personnes malveillantes.

Laissez-moi vous raconter son histoire :

C'était un grand homme, nommé Eden. Il était aimé et respecté de tous, il aidait de bon cœur et offrait autant qu'il pouvait. C'était un homme pur et bon, et il ne possédait aucun ennemi. Malgré le mystère qui régnait autour de lui, nul ne le connaissait réellement. Il possédait sûrement de nombreux secrets, que personne ne cherchait à cerner.

Un événement inattendu survint : le volcan menaça d'exploser, mais de façon inhabituelle... La terre commença à trembler et le ciel se teinta d'un rouge menaçant. L'île entière était en panique, tout le monde s'inquiétait et ne savait quoi faire. Des enfants pleuraient et criaient, les personnes âgées priaient et nos représentants cessèrent d'essayer de nous rassurer.

Saint-Joseph était dans le chaos.

Le volcan s'éveillait, libérant des flots de lave qui dévalaient ses pentes, menaçant d'engloutir la ville. Eden, conscient du danger imminent, prit une décision désespérée. Il monta près du volcan et invoqua des forces anciennes, celles des éléments eux-mêmes, pour tenter de contenir la lave.

Utilisant toute son énergie, Eden parvint à détourner le flot de lave en créant un labyrinthe complexe sous le Piton Babet, fait de couloirs et de passages tortueux. La lave, emprisonnée dans ce labyrinthe, ne pouvait plus atteindre la ville.

Cependant, le prix de cet exploit fut terrible. Eden, ayant épuisé toute sa force, se transforma en une statue de sable doré, figée à jamais dans une grotte au cœur du piton Babet. Cette légende n'était que spéculations et rumeurs... mais les rumeurs possèdent souvent une part de vérité, pas vrai ?

C'est ainsi qu'après de nombreuses fouilles et recherches, un nombre minime de personnes découvrit l'existence de cet homme de sable. Mais encore fallait-il passer le dangereux labyrinthe de lave qui menait à son tombeau.

A ce que l'on raconte, le labyrinthe, situé dans la grotte, regorge de dangers mortels. Ses murs brillent d'une lueur rougeâtre, et le sol est parsemé de rivières de magma, constamment en

mouvement. Ses illusions peuvent rendre n'importe qui fou. Les curieux osant s'y aventurer sont confrontés à une série d'obstacles redoutables, chacun plus dangereux que le précédent.

Tout d'abord, il y a le Pont de Feu. Une étroite passerelle de pierre surplombant une mer de lave bouillonnante. Des geysers de feu jaillissent sans prévenir, nécessitant une agilité extrême pour les éviter.

Ensuite, les Murs de Flammes. Ces parois mouvantes de lave solidifiée s'ouvrent et se ferment à intervalles irréguliers, menaçant d'écraser quiconque ne trouve pas le bon rythme pour passer. Il faut donc être très malin et attentif.

Plus loin, les Serpents de Magma, des créatures vivantes formées de lave incandescente, patrouillent les couloirs. Leurs morsures de gaz peuvent carboniser instantanément, et leur chaleur intense rend l'air difficile à respirer. L'agilité est nécessaire si les aventuriers veulent survivre.

Au centre du labyrinthe, se trouve le Lac de Soufre. Un immense bassin rempli de liquide jaune et visqueux qui dégage des vapeurs toxiques. Traverser ce lac nécessite non seulement une résistance physique, mais aussi une astuce pour trouver les rares îlots de pierre où se reposer. Quiconque n'est pas assez vigilant risquerait une mort lente et douloureuse.

Enfin, les Énigmes de Pierre. Ces énigmes anciennes, gravées sur les murs, exigent des solutions précises pour déverrouiller les portes de pierre de lave massives qui bloquent le chemin vers la grotte de cet homme de sable. Chaque erreur peut entraîner la chute de débris brûlants du plafond.

Ceux qui réussissent à surmonter ces épreuves trouvent finalement la grande salle où l'homme de sable repose toujours. Son corps de sable doré brille d'une lueur mystérieuse. On dit que le réveiller demande un cœur pur et un esprit indomptable.

Le mystère de l'homme de sable et les périls du labyrinthe de lave restent des énigmes non résolues, captivant l'imagination et la fascination de ceux qui entendent cette ancienne légende.

Alors, prêt à affronter les défis du labyrinthe ? ⁴

⁴ Ce conte fantastique est inspiré de la présence des tunnels de lave sous Cayenne-Butor-Les Quais.

Cher futur moi,

Je t'écris depuis l'année 2024, en espérant que tu as arrêté de grandir et que tu t'es limité à 1m90 comme l'avait prédit le médecin.

J'espère que nous avons accompli nos objectifs en médecine tout en gardant une bonne santé physique. Ou même que tu es devenu médecin légiste selon notre plan A et que tu n'es surtout pas arrivé au stade du plan D.

À l'instant où je t'écris, je vis une boucle infernale : les cours, le sport et la maison, ensuite on recommence. En espérant que tu es heureux et que tu as accompli tes objectifs.

T.

Les Suédoises : les entraînements

par Rania Issoufou



Les filles se retrouvaient tout le temps sur le terrain Lenepveu. Aucune n'arrivait jamais en retard pour les entraînements avec le coach Guezello. C'était dans les années 80, et le football féminin était en pleine émergence. Une passion naissante dans un monde largement dominé par le football masculin. Monique avait 17 ans. Depuis toute petite, elle nourrissait une passion incommensurable pour le football. Elle avait grandi en jouant pieds nus sur les plages de sable noir avec ses frères et les garçons du quartier souvent sous les regards amusés, parfois critiques des adultes qui ne voyaient pas d'un bon œil une fille s'adonner à un sport considéré comme réservé aux garçons.

Mais Monique n'était pas du genre à se laisser dicter ses choix. Aux alentours de ses 17 ans, elle avait enfin pris son courage à deux mains et décidé de rejoindre la première équipe féminine de football de son quartier, Les Suédoises, croyant fermement au potentiel des jeunes filles de la ville.

Les entraînements se faisaient sur le terrain Lenepveu, un champ en terre battue entouré de quelques cocotiers et d'arbustes épineux. Là, à l'aube, Monique et ses coéquipières, une dizaine de filles âgées de 16 à 20 ans, s'entraînaient durement. Leurs vêtements étaient souvent récupérés, un mélange de vieux shorts et de t-shirts usés, mais cela importait peu. Elles étaient là pour jouer.

Monsieur Guezello, malgré son apparence sévère, était un entraîneur passionné. Il insistait sur les bases : le contrôle du ballon, les passes précises, le sens du placement. «Le football, ce n'est pas qu'une affaire de force. C'est d'abord dans la tête que ça se gagne, disait-il encore et encore. Monique, bien que plus frêle que certaines de ses camarades, compensait par une vivacité et une vision du football remarquables.

Les séances étaient exigeantes. Sous une chaleur parfois écrasante, les filles couraient, dribblaient, et travaillaient leur endurance. Les chaussures, souvent trop grandes ou trop petites, faisaient mal aux pieds, mais Monique ne se plaignait jamais. Elle avait l'impression de faire partie de quelque chose de plus grand, une révolution silencieuse qui, elle le savait, prendrait du temps à faire son chemin. La passion du foot grandissait et prenait de l'ampleur dans son cœur.

Le dimanche, elles jouaient leurs premiers matchs amicaux contre d'autres équipes féminines, parfois sous le regard curieux et sceptique des habitants du village voisin. Elle se souvenait encore de son premier but, un tir précis dans le petit filet, qui avait provoqué une clameur de joie de ses coéquipières et quelques applaudissements timides du public.

Les mois passèrent, et avec eux, les compétences de l'équipe s'affinèrent. Les matchs devinrent plus compétitifs, les victoires plus fréquentes. Pourtant, ce n'étaient pas tant les résultats qui importaient à Monique, mais ce sentiment d'appartenance, cette camaraderie qui se développait entre les filles. Elles partageaient tout, les joies, les peines, les espoirs de voir un jour leur sport être reconnu à sa juste valeur.

Vint alors l'événement tant attendu, l'équipe de Monique participa à un tournoi régional. C'était la première fois qu'un tel événement était organisé pour des équipes féminines à La Réunion.

Ainsi, Monique représente ces jeunes filles courageuses qui, malgré les obstacles et les préjugés, ont osé suivre leur passion et ont participé à l'évolution du football féminin à La Réunion dans les années 80 et 90.

Aujourd'hui, Monique se souvient de ces années avec nostalgie. Elle voit avec fierté l'évolution du football féminin à La Réunion, se disant que, d'une certaine manière, elle et ses coéquipières ont contribué à poser les premières pierres de cette belle aventure.⁵

⁵ Ce texte et le suivant ont été rédigés à la suite de la rencontre entre Monique Payet et les participants aux ateliers d'écriture. Monique faisait partie de la première équipe féminine de foot de La Réunion : les suédoises. Parmi les footballeuses, on retrouve : Daisy, Yoland, mais aussi Marie-Andrée Le Joyeux : élue à la culture de Saint-Joseph.

Rencontre avec une Suédoise

par Anassia Djaafri



Elle est assise là, au centre du cercle d'écoute qui s'est formé autour d'elle. Le soleil, qui filtre entre les feuilles de l'aube, réchauffe doucement son visage ridé. Ses mains s'agitent dans tous les sens au rythme de ses paroles. Là, Monique Payet redevient la jeune fille qu'elle a été. Ses 64 ans s'évanouissent. Elle redevient Monique, joueuse dans l'équipe de foot des Suédoises. La première équipe de foot féminine de la ville, dans les années 80.

Elle court. Il n'y a plus rien qui existe à ce moment-là, juste elle, son cœur qui bat dans sa poitrine, et l'océan qui s'étend à sa gauche. Elle court. Devant, les cris de son entraîneur lui parviennent "Allez les filles, on y est presque !" Elle souffle. Ses coéquipiers poussent des soupirs de soulagement et de fatigue. Jacqueline se met à son niveau :

- *Fatiguée ? demande-t-elle, espiègle.*
- *Pas le moins du monde ! répond Monique en haletant.*
- *La première arrivée ?*

Les deux filles s'élancent en même temps. Monique a les poumons en feu, ses jambes crient de fatigue, mais cela ne l'empêche pas de franchir la ligne d'arrivée dans un rire.

- *Tranquille les filles, il y a le retour à faire, gardez des forces pour demain, temporez l'entraîneur.*

Monique redevient calme. Demain. Demain, les filles et elles disputeraient un grand match. Celui de la coupe féminine de football de La Réunion. Et si elles y arrivaient... Elles, les jeunes filles du quartier, qui s'étaient réunies sur un terrain, ballon au pied... Monique regarde les filles qui courent devant elle sur le chemin de la falaise, les bigoudis bougeant au rythme de leur course. Ont-elles leur chance ? Monique secoue la tête. Bien sûr qu'elles ont leur chance. Elles s'entraînent depuis des mois, elles se sont battues aussi bien qu'une autre équipe. Elles ont dû affronter les réticences de la création de leur équipe, les jugements, les moqueries, les critiques. Elles prouveront à tous qu'elles sont dignes de gagner. De jouer.

Monique sourit. Les feuilles bougent au-dessus de sa tête. La voilà, 40 ans plus tard, à raconter ses années en tant que joueuse dans le club des Suédoises ! Les jeunes sont assis autour d'elle, stylos à

la main. La voilà, 40 ans plus tard, à raviver les souvenirs. Les entraînements entre filles, les matchs, les rires, les pleurs. Monique le sent, cette émotion intense qui la parcourt, qui fait pétiller ses yeux et agite ses mains. Elle la sent, cette fierté immense, cette joie pure, ce bonheur réel. Là, devant ces enfants, elle est fière de dire que Les Suédoises, la première équipe féminine de foot de la Réunion a gagné la Coupe de la Réunion !

De toi je voudrais dire,

De toi, je voudrais te dire que tu es une jeune femme. Oui. Une jeune femme. Cela peut être évident, mais tu dois tout de même le savoir et en avoir conscience. Ça ne sera pas facile pour toi, pour nous, mais tu dois garder la tête haute.

De toi, je voudrais te dire que tu es comme un phare dans la nuit, brillant d'une ambition qui éclaire même les recoins les plus sombres de tes incertitudes.

De toi, je voudrais te dire que tu es une personne pleine de joie et de vie, ne laisse pas ceux qui sont contre t'enlever ta personne, car elle t'appartient. Elle te représente.

De toi, je voudrais te dire, là, chaque battement de ton cœur résonne avec la force de tes rêves, même si parfois l'avenir te semble grignoté par le brouillard du doute.

De ta peur, je voudrais dire qu'elle est une danseuse fragile, mais elle ne te retient pas, elle te guide vers des sommets que seul ton courage peut atteindre.

De toi, je voudrais te dire que cette lumière que tu portes en toi ne s'éteindra jamais, même dans les tempêtes les plus dévastatrices. Elle perdra de l'éclat, mais jamais ne s'éteindra.

De toi, je voudrais dire que tu es déjà un champ de possibles, où chaque rêve est une graine prête à germer, malgré les doutes et les obstacles qui se dressent sur ton chemin.

De toi, je voudrais te dire que les freins qui te ralentissent aujourd'hui ne sont pas des murs infranchissables, mais des étapes, plus grandes et difficiles les unes que les autres, qui te rendront plus forte, plus résiliente.

De toi, je voudrais te dire que ta jeunesse est ton plus grand atout, une force pleine de promesses, même si parfois, elle te semble fragile face à l'inconnu.

De toi, je voudrais te dire : avance avec confiance, car chaque pas, même hésitant, te rapproche de la personne que tu es destinée à devenir. Tu es ta propre force, ton propre futur.

Cher futur moi,

On a continué dans la restauration ? Est-ce qu'on a un restaurant ? J'espère qu'on forme des gens. Je veux leur apprendre à cuisiner des plats de mon pays, de Mayotte : mataba, kangé, msolola, tchovi... Ah... ouvrir notre restaurant à Dzoumogné ! Avant d'ouvrir, mes amis vont venir goûter si c'est bon. On va vendre des boissons : Pino, Mango, Fruiti, Cola, Tonic, Bonbon anglais, Sparletta. C'est royal *food* !
Bon appétit.

R.

Cher R,

Je ne pourrais te dire comment ta lettre est arrivée jusqu'à moi, je me souviens très bien de toi et du moment où on écrivait ses lettres. D'ailleurs, la mienne est juste restée chez ma sœur. Je tiens à te dire que Mayotte a été rayée de la carte, ainsi que toutes les îles de l'Océan Indien et une partie de l'Afrique. Je te demande de garder cette lettre secrète afin de ne pas créer d'effet papillon. Je ne peux pas t'en dire plus, je te laisse donc sur ces mots.

T.

L'ange et la vieille dame

par Mohamadi Madi

On se retrouve dans un village quelque part dans l'une des îles de l'archipel des Comores, dans une ville qui sera plus tard oubliée par tous.

On raconte que dans ce village, les habitants étaient méchants, avares et dénués d'empathie. Alors, pour punir ces villageois et leurs mauvaises actions, Dieu plongea le village dans une sécheresse sans précédent.

Par miséricorde, il mit à l'épreuve les villageois, en faisant descendre sur ce même village un ange sous la forme d'une vieille dame.

La vieille dame arrive au village et se rend vers la première maison qu'elle aperçoit, elle y toque une fois, une deuxième fois avant que la porte ne s'entrouvre :

— Bonjour...

— ...

— Je ne veux rien de plus si ce n'est pas un petit verre d'eau pour me désaltérer après avoir fait une longue route, auriez-vous l'amabilité de m'en donner un peu ?

La seule réponse qu'elle reçoit est une porte refermée sous son nez.

Et de porte en porte, elle reçut la même réponse, elle arrive enfin au bout du village. Devant elle, une maison mal entretenue et pratiquement sur le point de tomber en lambeaux, elle y frappe, une fois, et une dame en sort :

— Bonjour, j'ai fait une longue route et j'ai très soif, auriez-vous un peu d'eau s'il vous plaît ?

— Bonjour, et bien comme vous pouvez le voir par vous-même, je ne vis pas dans l'abondance et il ne me reste qu'un gobelet d'eau, laissez-moi allez vous le chercher.

La femme alla chercher le seul gobelet d'eau qu'il lui restait et le donna à la vieille dame.

Après avoir bu, la vieille dame lui proposa de lui tenir la main et de marcher ensemble quelques mètres. La femme accepta et sans s'en rendre compte, elle quitta le village avec la vieille dame.

Le lendemain, un marchand qui se rendait dans le village pour y faire son commerce resta sans voix lorsqu'il vit un gouffre béant à la place du village.

Aujourd'hui encore, le gouffre est encore visible et quelques touristes qui ont eu la mauvaise idée d'y descendre en reconnaissance... n'en sont jamais revenus.

Cher futur moi,

Dans dix ans, j'aurai 29 ans.

J'imagine que j'ai un emploi fixe. Je veux travailler dans la douane. Le fait de protéger les citoyens, ça nous plaît toujours ? Cela fait longtemps que ça m'intéresse.

Je pense que j'aurais perdu de vue certains amis, que je m'en serais fait de nouveaux.

Je me vois seul, je suis fait pour être seul. Si je suis stable dans tous les domaines... peut-être, mais pour l'instant ce n'est pas le cas.

Est-ce que la situation a changé à Mayotte ? Dans 10 ans, j'en doute fortement.

- Si ça n'a pas changé : j'y retournerai, mais pas pour y vivre.
- Si ça a changé : je ne voudrais pas y vivre quand même, mais je voudrais y faire construire des maisons à louer.

J'aimerais aussi ouvrir un magasin à Mayotte. A-t-on toujours le même rêve ?

Je te souhaite le meilleur, la réussite.

H.

Courants d'air au lycée Paul Langevin

par Frédéric Mallet

Ses cheveux étaient disposés autour de son visage. Paisiblement, elle dormait. Probablement, rêvait-elle d'un amoureux. Je l'observais, tendrement. Doucement, par peur de la réveiller, je m'approchais d'elle. Elle était belle. Je tendais ma main pour l'effleurer, quand elle se retourna.

Ma main resta dans le vide. Soudain, je réalisais tout le fossé qui nous séparait. J'aurais aimé lui caresser la joue. Cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas vue.

La chambre était immense. Il y avait le nécessaire pour une étudiante : une table, une grande armoire et deux lits. La chambre de la maîtresse d'internat était la plus vide, mais aussi la plus proche de la porte d'entrée. Mes yeux s'arrêtèrent sur son bureau en désordre. Tandis que je m'approchais curieux, un... carton jaune, parmi les autres feuilles.

J'avais appris à lire autrefois, mais je ne m'en souvenais plus. Alors, je m'étais contenté de l'observer, en silence.

Je souhaitais désormais rattraper tout ce temps perdu... J'avais remarqué sa présence les lundis et jeudis. Elle arrivait en bus et repartait de la même manière. Depuis, j'avais pris l'habitude de l'attendre et de rentrer discrètement dans sa chambre, le soir, quand elle s'endormait profondément.

Je l'observais. Il m'arrivait aussi de lui parler, de lui raconter. Mais elle n'entendait pas mes monologues. Plus le temps passait, plus j'étais heureux de la voir arriver, triste de la voir partir. Petit à petit, la situation devenait intenable. Il fallait qu'elle sache que j'étais là.

Ce soir-là, dans un élan de frustration, je me levai vivement. Les feuilles du bureau se soulevèrent, s'éparpillèrent sur le sol dans un fracas... Je me retournais vers son lit.

Avait-elle entendu ?

Elle ouvrit les yeux. Je me cachais dans un coin plus sombre. Son regard dans le vide semblait me fixer... *M'avait-elle vu ?* Elle chercha sa couverture après avoir frissonné, et se rendormit. Soudain, une idée et si...

Le temps s'écoulait rapidement. J'avais multiplié les signes de ma présence depuis quelques mois, espérant pouvoir communiquer avec elle. Mais, depuis peu, elle venait seulement le lundi soir, elle travaillait de jour... ainsi je la voyais de moins en moins...

Un jour, elle arriva avec un air étrange. Quelque chose l'avait rendue différente. Comme à l'accoutumée, elle avait fait l'appel des filles de l'internat, puis était venue à son bureau pour étudier. Ce soir-là, elle regarda longuement le carton jaune. Elle l'avait déposé sur un coin de la table et avait repris ses cours. Elle avait accompagné les filles au réfectoire, je profitais alors pour observer de près ce carton, auteur de ce sourire énigmatique.

Pas la peine de mouvements brusques pour soulever les autres feuilles. Je reconnus une photo. Un vieil homme, courbé par les années, regardait fixement la caméra. Il portait un chapeau de feutre,

une veste et un pantalon un peu trop large pour lui. Dans sa main droite, une canne lui évitait de s'effondrer. La photo était sombre, jaunie par les années.

Cela me parut familier, trop familier. Soudain, je me redressais, reculais d'un pas...

Elle fut réveillée par le sifflement strident du vent à travers les nacos. Il faisait froid. C'était l'hiver, rien de plus normal.

Bientôt, elle s'en irait dans le nord. Tout en frissonnant, elle chercha sa couverture... Quand sur les « caros », elle aperçut la photo. Elle se dit qu'elle la ramasserait le lendemain et se rendormit.

Combien de fois, ce vent l'avait-il réveillé, hurlant par les nacos comme une âme perdue, venant jusqu'à sa joue pour la caresser ?

Et ce froid... Été comme hiver, faisait-il froid à Saint-Joseph ? Pourtant, elle y avait passé du temps dans cette ville, certes, pas dans le quartier de Cayenne-Butor-Les quais... Elle se souvenait que Grand-Mère Titine lui racontait des histoires d'antan.

Elle lui murmurait aussi que son grand-père y était enterré. Et d'une voix tremblante, elle ajoutait : « c'est là-bas que je veux être enterrée, près de Justinien. »

Assise dans sa chapelle, elle m'avait tendu un carton jaune. La photo était sombre, jaunie par le passage du temps.

Un vieil homme, courbé par les années, regardait fixement la caméra. Il portait un chapeau de feutre, une veste et un pantalon un peu trop large pour lui. Dans sa main droite, une canne lui évitait de s'effondrer.

Cher moi du tur-fu,

J'espère que tur-fu ça se dit toujours sinon j'aurais l'air un peu débile, mais c'est pas trop grave j'ai l'habitude.

J'espère aussi qu'on n'a pas lâché le dessin encore une fois, si c'est le cas, allons-y de nouveau on est du genre à échouer mais on se relève toujours non ?

Un papier et un crayon, on a besoin que de ça pour refaire le monde ! En parlant de refaire le monde, qu'en est-il de notre vision ? On avance, on pêche ? Je veux tout savoir ! Enfin je dis ça, mais on est à peu près la même personne, il me semble.

D'ailleurs on est toujours aussi drôle ? J'espère que oui.

Notre copine de l'époque où je t'écris est parfaite, on a enfin trouvé quelqu'un qui nous comprend, j'espère que tu n'as pas tout foutu en l'air bien que ça nous ressemble bien, de tout foutre en l'air.

Dis-moi qu'on a changé là-dessus !

Enfin bref, je ne te dérange pas plus que ça, garde juste en tête qui on était et qui on souhaite devenir version futuriste de moi.

PS : T'as une jambe robotique ? Parce que c'est super cool les jambes robotiques, encore plus si elle a des réacteurs à thermofusion !

L.

Fuir ...

par Nailine Bamdou

C'était le soir, quand tout le monde allait dormir... J'ai ouvert la fenêtre et je n'ai pas hésité à sauter pour aller rejoindre mes amis. Nous étions trois à fuir et nous sommes parties nous cacher vers la Maison Pour Tous.

Tout d'un coup, mes amis me disent qu'elles sont recherchées par la police, j'allais commencer à paniquer, mais j'ai gardé mon calme.

Quelques minutes après, une amie nous a surpris et nous a dit que mes deux copines étaient recherchées. Elle ne s'attendait pas à ce que je sois avec les fugitives. Comme par hasard, la police passe et nous avons décidé de partir de cet endroit, partir loin d'ici. On a commencé à courir, courir, courir, on ne s'arrêtait pas. Il faisait tout noir, on ne se voyait plus, juste le son de nos voix.

Mes chaussures se sont cassées, j'ai dû courir pieds nus. On a décidé de s'arrêter, car j'étais très essoufflée, mais au moment où on a décidé de partir, on a été attrapé par la police. Tout le monde s'est fait questionner. Les policiers pensaient qu'on avait fui à cause de quelque chose de grave.

Quand ce fut mon tour, j'ai dit que j'avais fui parce que ma mère avait pris mon téléphone.

Et puis chacune est rentrée chez elle.

Ma mère était très inquiète.

Une fois de retour chez moi, je me suis posée la question : fuir pour aller où ? Alors que j'ai une maison, une famille, des amis.

C'était stupide...

Tout ça pour un téléphone !

Fugue n°2

J'ouvrais les yeux toute heureuse d'aller me promener avec les enfants. Il me fallait y aller avec la chienne pour la sortir un peu. Trois jours qu'elle fugue. Il est temps.

Je me lève et ... pouf

Tiens, une journée sans. Pas grave, j'ai l'habitude. Je fais mon rituel comme tous les jours. Un peu d'étirement des br...

C'est quoi ça !?! Des plumes !?! Je regarde mes bras. Des ailes ? Non mais, c'est un cauchemar ! Impossible de me regarder dans le miroir... je me penche et découvre des palmes ... JAUNES !!

Je commence à secouer ce qui me semble être des ailes pour voler vers le miroir. Horreur ! En plus, je ne peux pas voler haut... J'essaie d'arriver jusqu'au lit. Le miroir me permet de voir que je suis un canard... Il faut que je sorte la chienne, sinon elle va finir par manger toutes les peluches. J'ai une idée : passer par la fenêtre... « Va-t'-en, toi !! - *Miaou* - Pas le temps, de jouer aujourd'hui. »

Je réalise que c'est moi, son repas. Je me mets à courir dans tous les sens pour l'esquiver. Quand soudain... « *Waoff* »

Ben voilà, la chienne est sortie et court partout. Le chat aussi du coup. *Miaou, waoff*... Et moi qui hurle « Laissez-moi tranquille » quand tout à coup, je me retourne et d'un coup de pelle... **VLA !**

«Tu vas cesser tes coin-coin !! »

Aïe aïe aïe... *mon kanar lé nwar* ...

Chère future moi,



Je t'écris 15 ans plus tôt pour te demander si tu as gardé les mêmes objectifs et si tu as confiance en toi. J'espère que tu as réussi à avoir ton code et que tu as ton permis parce que pour l'instant, au moment où je t'écris... tu procrastines encore et ça commence à faire beaucoup, mais bon, je vais pas te déranger plus longtemps.

T.

H, H, H,

Rappelle-toi, personne n'a cru en toi. Tout le monde te traitait de menteur ou de rêveur, on disait de toi être fou ou être arrogant. Toutes les personnes en qui tu as cru t'ont tourné le dos : amis, familles, connaissances, car tu avais de l'ambition et eux n'en ont pas... ou presque pas. Et voilà, te voilà, riche, élégant, influent au plus près de ton objectif : devenir un grand homme ! Mais n'oublie pas, tout Grand Homme a besoin d'une Femme qui est là pour le meilleur et pour le pire.

Signé : toi-même, il y a 10 ans.

Cher H,

J'ai reçu ta lettre par inadvertance. Ecoute, je t'ai vu hier en rentrant et le banc sur lequel tu étais couché ne semblait pas être la couche idéale d'un Grand Homme. Mais les gens semblent t'apprécier, au point de mettre des pièces dans le gobelet devant toi. Tu as réussi. Tu as des amis avec lesquels tu parles toute la journée quand personne n'est là. Tu cries toujours ton nom, sans raison. Courage, un jour les rêves deviennent réalité.

Chère future moi,



Je t'écris cette lettre avant le début de tes études. J'espère que tu n'as pas lâché et que tu es allée au bout. Infirmière n'est pas un métier facile, mais je sais que tu feras tout pour atteindre ton objectif, car ouvrir un cabinet dans ta ville, à Mayotte, est ton rêve le plus cher. Tu as toujours été une personne ambitieuse et motivée par ce que tu fais et j'espère que tu as gardé cet état d'esprit, car ton île a besoin de ton savoir. Bien évidemment, tout ne peut pas être tout beau, tout rose, mais ton mental d'acier, t'aidera à tout surmonter. Enfin bref, on se retrouve dans quelques années, et d'ici là je te souhaite de la réussite.

N.

Dear future me,

Chère future moi... Comment tu te portes ? Sommes-nous en bonne santé et heureuses ? Je sais pour sûr qu'on mange toujours autant. C'est la base pour une relation saine avec moi-même bien sûr !

On doit avoir développé nos compétences et connaissances à l'heure où tu lis ça. Si tu n'as pas bougé pour nous, pas fait de *glow up*, autant *aller vendre des oignons* aussi... pour une vie heureuse et épanouissante, j'estime que tu as voyagé un minimum... En dehors de Mayotte je veux dire. Malgré notre *PTSD*⁶, j'espère que tu as pu surmonter cette étape et que nous sommes allés visiter ses beaux endroits faux d'Instagram.

Qu'on ait *upgrade* dans toutes les qualités possibles. J'espère aussi que la toxicité a quitté notre vie, et que nous nous épanouissons pleinement de notre vie mouvementée et super intéressante ! Mais aussi, j'espère de tout mon cœur qu'on ait investi dans nos passions les plus folles, ainsi que tous les *manwha* qu'on adore de dingue, ça serait incroyable !

Comment se porte notre maman ? Et la famille ? Je suis sûr qu'ils vont tous bien. Pourquoi iraient-ils mal, ils vont bien, et vivent d'amour et de joie. La famille c'est très important, il peut y avoir des problèmes, mais la famille c'est puissant et sacré. Tu n'as pas intérêt à avoir une haine contre un membre de ta famille.

Je suis peut-être devenue la financeuse de ses potes qui ont une qualité remarquable. En parlant d'amis, on en a toujours ? La plupart des gens disent que les amies c'est pour un temps et qu'ils ne restent pas forcément, mais seuls ceux qui savent la valeur d'une amitié prennent la peine de se souiller pour la garder intacte.

Sur ce, j'espère que tu te portes bien et que ton entourage se porte aussi bien que toi. J'espère aussi que tu es devenue celle qui te fait avancer toujours plus haut à la hauteur de ses rêves et espoirs. Le chemin sera long évidemment, tu n'es pas au bout de tes peines, mais tu as déjà accompli énormément, j'en suis persuadée ! Bonne continuation à nous !

R.

⁶Trouble de Stress Post-Traumatique

Thérapie la Kour

par Elodie Lauret

Chez Mémé, néna toujours un café dans la grègue. Dans le quartier, tout le monde est au courant. Du livreur de bac gaz au marchand de fruits et légumes ambulant, de la maman célibataire fatiguée à l'ado qui passe devant la maison pour rejoindre ses camarades sur le terrain à la fin de la journée. Mémé a l'hospitalité dans les veines. Sur la coupelle de la tasse de café, néna toujours un ti *kelk* chose. Chocolat, biscuit, madeleine.

Ce matin, c'est Louis qui s'arrête sous la varangue :

— N'a d-moune ?

Question rhétorique au vu de l'odeur qui s'échappe déjà de la cuisine feu de bois :

— Mi arrive.

Deux minutes plus tard, Mémé est dehors, son tablier fleuri noué autour de sa taille, assorti à son jardin.

Il s'assoit sur le tabouret et elle dépose la tasse entre ses mains.

— Mi écoute a ou. Koi fé ?

Dans un soupir, Louis déballe son histoire. Les mots se mêlent à la vapeur de café. Mémé écoute. Hoche la tête. Sourit. Fronce les sourcils. La tasse se vide en même temps que le cœur. À la fin, reste le sucre tout au fond. Celui qu'on prend plaisir à gratter avec la cuillère, à en remonter les souvenirs d'enfance. Quand il n'y a plus rien, elle récupère la tasse et tend une paire de ciseaux à Louis.

Il connaît le rituel : tirer sur l'ourlet de son tee-shirt et découper un rond de tissus de la taille d'une grenadine.

— A cause ou récupère tout ça, Mémé ? demande-t-il en posant le rond de tissu dans sa main ouverte.

À chaque fois la même question. À chaque fois la même réponse : un haussement d'épaule.

Un bout de tissus en moins, c'est le prix à payer pour sa *Thérapie la kour*. Louis se lève et quitte le jardin en passant sous la treille envahie par les lianes. Les grenadines y mènent la guerre aux chouchous. Les premières gagnent du terrain, forçant les deuxièmes à descendre sur le béton, toute liane devant. Invasion silencieuse.

Mémé profite de ce bref moment de solitude pour passer un balai devant sa porte, arracher trois mauvaises herbes dans le pot de vieux garçon, vider un verre d'eau sur le tite bouture elle vient de planter. Déjà, le grincement du portail annonce l'arrivée d'un nouveau visiteur. Elle tend l'oreille, essaie de deviner *kissa* y lé. Les semelles grattent le sol, *schiik shak schiik shak*. Un pat' plus courte que l'autre. Ça monsieur Lebon, ça !

Pas manqué. Le voilà sous la varangue, son chapeau vissé sur sa tête :

— Moi la passe faire aou un ti bonjour.

— Arrive aou, le baro lé rouver.

Le chapeau quitte les cheveux gris et se pose sur le sol à ses pieds, comme un chat collé à son maître. Les yeux perçants de Mémé sont perspicaces :

— Ou na l'air plus en forme que dernier coup. Quoi fait out ti fille ?

Un sourire illumine le visage du visiteur :

— Oté faut mi raconte avou. Ou la fin entendre bann zistwar miracles Scholostatique Malet ?

— Mi connais zistwar brigadier Souplace que la recommence entendre.

— Beh justement.

Mémé prend un assieoir à côté de monsieur Lebon et pose ses mains sous son menton. Prête à écouter.

Plus il parle, plus les yeux de Mémé s'arrondissent. À la fin, ils forment deux bols tellement creux qu'on pourrait y manger un bouillon de brèdes.

— Oté ! Incroyab ! Mi espère ou la commande un messe pour remercie sainte Scholastique.

— Oui. Dimanche prochain, vien a vou.

Le chapeau se réveille et retrouve sa place sur le crâne blanc. Le prévoyant monsieur Lebon sort un rond de tissu aussi bleu que les yeux de Mémé de sa poche.

— Merci, dit-elle en le raccompagnant.

Anthuriums et gerberas agitent leurs pétales et forment une haie d'honneur pour le guider jusqu'à la sortie. Schiiiiik shak schiiiiik shak. Grincement de portail.

Comme midi lé pas loin d'arriver, Mémé i sa trappe deux tites branches chouchous po trier. Les feuilles tendres dans l'assiette, les filasses dans le vanne. Déjà sa bouche y fait de l'eau en pensant son ti fricassé de brèdes. Au milieu de son triage, portail y grince encore.

— Oté ! Moi la nu aid a ou trier on diré, s'exclame matante Bonheur.

Elle s'assoit, ses larges fesses dépassant de chaque côté du tabouret, et attrape un bouquet de branches vertes. Ses doigts décapitent les petits cœurs, éviscèrent les branches tendres.

Matante Bonheur parle peu, elle apprécie simplement la compagnie. Quand toutes les brèdes sont triées et que l'église sonne 11 coups, elle prend congé. Non sans avoir laissé un rond de tissu sur le tabouret.

Jusqu'à quatorze heures, c'est l'heure sacrée : celle de la sieste. Allongée sur le pliant, capeline sur le nez, Mémé somnole, bercée par le chant des martins et du petit cardinal perché sur la branche du pié de pamplemousse, fidèle au poste. Tout le monde i connait faut pas dérange Mémé à cette heure là. La tôle devient poumon : elle respire, crisse, tousse sous le soleil.

Quinze heures i arrive en même temps que Gisèle, venue faire écouter à Mémé le dernier rap de son fils.

Mémé ne bouge pas. Une couverture rosaces sur les genoux, la capeline immobile. Le cardinal perché sur la branche, piaille toujours.

— Mémé ?

Pas de réponse.

La nouvelle du décès de Mémé se propage plus vite que le pollen des plantes papillons. Le soir même, tout le monde se presse au portail pour la veillée, dire au-revoir à celle qui préparait le meilleur café de Cayenne-Butor-Les Quais.

On entre. On s'étreint. N'a longtemps la pa vu a ou. Oui. Oté mi attendais pas. Personne y attendait. I ça faire bizarre solement. Mwa té avec lu ce matin. Son ti fille la fine arrivée ? Oui depuis bonne heure. Ou conné, tout son peu de rond de tissus. Oui. Rentre a vou, ou va voir.

Installée au centre de son salon, Mémé semble dormir. Son corps recouvert d'un tapis mendiant. Multicolore. Vibrant de la vie de ceux et celles qui, un jour, sont passés dans la kour boire un café avec elle sous la varangue. La chemise monsieur François, le joli haut de matante Bonheur, le vieux jean de Tonio : l'assemblage de tissus disparate forme des fleurs aussi colorées que le jardin de Mémé.

Les larmes montent. Sa tite fille pose une main sur l'épaule des inconsolables et ses paroles, comme celles de Mémé avant elle, déposent du baume sur le cœur : « Mémé la jamais su lire ni écrire, mais elle i cousait comme personne. Elle y aimait rapiécer les linges et les âmes. Plus le moune i venait, plus le tapis i grandissait, c'était pas une peau de chagrin, do certain va dir un tapis mendiant, po moi c'est plutôt un tapis de richesse ! »

Générique

Soufiani Daroussi Raoussi
Mallet Frédérique
Bamdou Naïline
Daoud Haïdar
Issoufou Rania
Madi Mohamadi
Djaafri Anassia
Youssef Mohamed Faïza
Maanfou Tany
Moussa Nayda
Maanfou Tania

Madi Hanifa
Attoumani Mogalia
Ritz Robert
Giani Florana
Assani-Saïd Zalihati
Lebon Léane
Anrabiyou Houssam

Bénard Ludovic - illustrateur

Accompagnés par Elodie Lauret

Mot de l'autrice

Quand Olivia Martin de PRODIJ m'a contacté pour le projet « Rencontre entre un auteur, un territoire et ses habitants », j'ai tout de suite été hyper emballée. Ma seule requête : poser mes valises, mes cahiers et mes stylos dans le sud ! Je suis née et j'ai grandi dans le Sud Sauvage, c'est un territoire cher à mon cœur. Un territoire qui demande encore à être valorisé.

Saint-Joseph, quartier Cayenne - Butor - Les Quais : voilà le lieu fixé. Et pour être honnête, avant d'y passer 5 mois en résidence, pour moi ce quartier n'était qu'une route, un sas, avant d'entrer dans la ville de Saint-Joseph.

Lors des deux premiers mois de ma résidence, j'ai laissé ma voiture sur un parking et j'ai marché. Marché dans le dédale des rues qui composent Cayenne, Butor, Les Quais. Marché à la rencontre des histoires !

Le moins que l'on puisse dire c'est que la récolte a été bonne.

Merci à la Région Réunion de valoriser les quartiers, les habitants, les récolteurs et fabricants d'histoires.

Merci à Olivia Martin pour sa confiance, sa gestion, son engagement, sa volonté d'apporter toujours plus aux jeunes, de mettre en avant la culture, les jeunes talents et le territoire.

Merci à Ludovic Bénard pour les illustrations, les encouragements, la pose des affiches, les lambrequins, les gros bras pour porter les décors et surtout pour le soutien permanent.

Merci à Clément Ferrere d'avoir embarqué dans mon univers et d'avoir mis en musique les textes et merci pour les heureuses coïncidences.

Merci à Samuel Payet de m'avoir prêté un coin de table dans son jardin.

Merci à Madame LeJoyeux pour toutes les anecdotes sur les Suédoises, sur le quartier, sur sa vie... on pourrait en faire tout un livre !

Merci à Achille Lebon qui m'a confié l'histoire de sa petite sœur et des miracles de Scholastique Malet.

Merci à Clément Suzanne, passionné de patrimoine, pour les contacts, l'histoire des tunnels de lave sous Cayenne, Butor, Les Quais et pour cette phrase qui restera gravée : « On est sur un quartier prioritaire avec un sol instable. »

Merci à Gisèle Lenepveu qui m'a ouvert les portes de ses archives personnelles et de sa mémoire.

Merci à Laurence Brachet pour le ti fricassé brèdes choucou du jardin pour me redonner des forces.

Merci à toute l'équipe de la Médiathèque du Sud Sauvage : monsieur Jean Fred Figuin, toujours partant pour valoriser Saint-Joseph, ses habitants et la culture. Merci à Johnny qui ne manque jamais d'anecdotes et de bienveillance.

Merci à toutes les associations qui m'ont accueilli, merci à la mission locale, au village bougez jeunesse, aux amis de Cayenne, à la maison pour tous de Cayenne, à Educ'santé, à Piton des Z'arts.

Merci à la famille Bénard de m'avoir accueilli, offert un café, des histoires et bien plus !

Merci à ma maman qui m'a gentiment prêté un tapis mendiant, une vieille grègue, un vanne pour le décor. Et surtout qui m'a donné le goût des histoires, des lieux, des gens et du travail de mémoire.

Un grand merci à la Kaz'Arts Tous pour leur accueil ! Les enfants, les animateurs, Françoise pour ton implication à toute épreuve. Madi Mohamadi pour ta générosité. Merci à Aniffa, Zalihati et à tous ceux qui nous ont concocté de super plats ! Mention spéciale pour la tarte au citron.

Merci à Monique Payet, ancienne Suédoise, d'avoir partagé ses souvenirs avec les auteurs en herbe.

Merci surtout à tous les participants pour leur confiance ! Vous êtes toutes et tous remplis de talent.

Foncez !

Trompez-vous !

Vivez !

C'est ainsi que les histoires s'écrivent.

Découvrez les coulisses de notre aventure et téléchargez gratuitement le recueil de textes Fenêtre sur Cayenne-Butor-Les Quais !

Le monde a besoin de lire ces textes uniques et inspirants, issus des ateliers d'écriture "Made in Saint-Joseph". Nous avons le plaisir de vous offrir gratuitement le recueil "Fenêtre sur Cayenne, Butor, Les Quais" en téléchargement sur le site internet de PRODIJ. Plongez dans les coulisses de ces créations littéraires, et découvrez davantage sur l'association PRODIJ, qui soutient avec passion ces jeunes talents et ces projets enrichissants.

Scannez le QR code ci-dessous pour télécharger votre exemplaire gratuitement et n'hésitez pas à partager ce recueil autour de vous pour faire connaître ces voix authentiques !



Cofinancé par
l'Union européenne

FENÊTRE SUR CAYENNE-BUTOR- LES QUAIS

Trois quartiers pour le prix d'un !

Si vous ne les connaissez pas, laissez-moi vous le présenter à travers les yeux de ses habitants.

Bienvenue dans cet anti-guide touristique confidentiel, qui vous invite à regarder dans les interstices, dans les angles morts, à croiser des personnages, des imaginaires, des rêves, des lassitudes, des secrets, des mangues vertes et bien plus encore ...

Bonne balade et bonne lecture.

